REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
VIII-E ANNÉE, NOS. 10-12. OCTOBRE-DÉCEMBRE 1931.

Albert Laski et ses relations avec les Roumains

Il arrive souvent que les grandes recherches provoquent des résultats tout à fait insignifiants et des circonstances insignifiantes décident parfois de découvertes très importantes. Il en fut ainsi pour l'histoire d'Albert Laski, Voévode de Sieradz, que M. Alexandre Kraushar, un des chercheurs polonais, sut tirer de l'oubli des siècles et nous montrer dans sa belle monographie: „Albert Laski, Voévode de Sieradz, portrait historique du XVI-me siècle".

Un jour, Alexandre Kraushar, feuilletant l'„Histoire de la Philosophie" de G. H. Lewes, y trouva un passage concernant la discussion qui eut lieu en 1583, à l'Université d'Oxford, entre le philosophe italien Giordano Bruno et les professeurs de cette Université, en présence d'un prince polonais nommé „Alasco". Très intrigué, il fit des recherches et trouva ensuite la description de cette discussion et de cet illustre étranger dans une des dissertations philosophiques de Giordano Bruno, lui-même, „La Cena delle Ceneri", publiée en 1584, où le savant italien se moque de l'ignorance des Anglais et invoque le témoignage „del principe Alasco, Pollaco," pour prouver qu'il avait raison et qu'il avait vaincu ces ignorants.

Cette citation excita au plus haut degré la curiosité de M. Alexandre Kraushar, et le distingué historien se mit à rechercher patiemment ce prince polonais voyageant en Angleterre au XVI-me siècle, pays où ses compatriotes allaient fort peu à cette époque. Pour comble M. Kraushar retrouva aussi son mystérieux „Alasco" dans le célèbre roman de Walter Scott, „Kenilworth", où l'action se passe à l'époque d'Élisabeth Tudor, c'est-à-dire au temps de Giordano Bruno, et dans le drame de Victor Hugo „Amy Robsart", dont l'auteur s'est inspiré du roman de Walter Scott. Dans ces deux ouvrages Laski figure comme un mage ou comme un savant énigmatique venant du Nord lointain, de la Pologne.

www.dacoromanica.ro

Après de longs travaux, n'ayant trouvé aucun personnage polonais de ce nom, M. Alexandre Kraushar se décidait déjà à abandonner ses recherches, lorsqu'il apprit l'existence de la très rare édition de l'oeuvre de Wood, „Historia et antiquitates Universitatis Oxoniensis"[1], au Palais Japonais de Dresde. Les détails que contenait cet ouvrage lui permirent de reconnaître dans l'énigmatique prince Alasco le célèbre seigneur polonais du XVI-e siècle, grand guerrier et grand diplomate, homme infiniment complexe, Albert Laski, Palatin, Grand Voévode de Sieradz, hôte et favori de la reine Élisabeth, venu en Angleterre en 1583. Son séjour à Oxford et la fameuse discussion de Giordano Bruno faisaient part du programme de la réception arrangée pour Laski par le chancelier comte de Leicester, suivant les ordres de la reine.

La famille de Laski occupe une place très importante dans l'histoire de Pologne, et sur certains membres de cette famille existent d'intéressantes monographies. On pensait même à une histoire générale de la famille Laski, que deux historiens polonais, Nicolas Malinowski et Alexandre Hirsberg, se proposaient d'écrire. Malinowski mourut, n'ayant publié qu'une étude intitulée: „Jacques Héraclide et Albert Laski" (1858), qui, du reste, n'épuisait pas complètement ce sujet, annonçant la suite des aventures de Laski. On n'a appris que plus tard, par une note dans le volume posthume du beau livre du comte Alexandre Przezdziecki, „Les Jagellons polonais", que toutes les notes recueillies laborieusement par Nicolas Malinowski avaient été perdues. Ainsi M. Alexandre Kraushar fut obligé de faire de longues et patientes recherches pour reconstituer l'histoire de la vie de Laski, et,—comme il l'avoue lui-même, — il fut stupéfait et charmé à la fois par cette silhouette si originale et si bizarre parfois, poussant le bien et le mal à l'extrême et dominant en quelque sorte ses contemporains de sa grandeur. Kraushar va jusqu'à se demander comment les historiens polonais de l'époque des Jagellons et de celle qui la suivit (rois élus) purent omettre le rôle qu'y a joué Laski.

[1] Publiée en 1674 en deux volumes, traduite en anglais, en 1792, par John Gutsch et publiée sous le titre „The story and antiquities of the University of Oxford".

www.dacoromanica.ro

A part les travaux de Nicolas Malinowski, deux historiens polonais ont encore parlé de Laski avant M. Kraushar: le premier fut le dr. Vincent Zakrzewski, dans son travail, „Après la fuite d'Henri II", où il utilisa certains documents des Archives de Vienne, inconnus auparavant, et le comte Alexandre Przedziecki, dans le V-me volume des „Jagellons Polonais", où il donna d'intéressants détails sur la vie de famille d'Albert Laski et surtout sur son mariage avec la princesse Beata Ostrogska [1].

Mais tous ces historiens, sans s'occuper spécialement de Laski, étudiaient uniquement certains moments de sa vie, et autant que cela était nécessaire pour les buts de leurs études. De sorte que M. Alexandre Kraushar eut une tâche presque neuve et fort délicate à remplir, car il s'agissait aussi de donner un portrait exact d'un personnage à la foi séduisant et repoussant, sans exagérer ses grandes qualités et ses grands défauts. Il s'en acquitta si consciencieusement qu'il n'est pas de trop d'ajouter que le plus grand romancier historique polonais, Henri Sienkiewicz, rendit justice à cette objectivité parfaite de M. Alexandre Kraushar. Voyons maintenant cette oeuvre dans ce qu'elle contient de plus essentiel et de plus intéressant.

I.

Albert Laski de 1533 à 1565.

Parmi les grandes familles seigneuriales, très nombreuses en Pologne, celle de Laski se fait toujours remarquer par son esprit énergique et entreprenant et par sa soif de nouveautés et aventures. Ils étaient — à part l'archevêque-primat Jean Laski et Stanislas Laski, compagnon d'armes de François I-er, roi de France, — fort peu scrupuleux dans les questions morales et dans les affaires, aimant la vie large et brillante, mais ils se montraient aussi avides de gloire et capables de très beaux gestes et de sacrifices.

Comme beaucoup de grandes familles polonaises, les Laski sont à peu près inconnus avant et après leur période de célé-

[1] Fille naturelle de Sigismond I-er et de Catherine Telniczanka, mariée plus tard à Koscielecki. Beata, sous le nom de M-lle Koscielecka, a été élevée à la Cour royale par la reine Bona, deuxième femme de Sigismond I-er, avec les enfants du roi. On la maria avec le prince Élie Ostrogski.

www.dacoromanica.ro

brité. On croit généralement qu'ils descendent d'un certain Voïtech (Adalbert) de Smarszew, frère de l'évêque de Cracovie, Jean Radliça, célèbre par sa science médicale, qui vécut au XIV-e siècle. Ce Voïtech de Smarszew est le prétendu fondateur du château de Lask, d'où le nom de la famille Laski. Mais le fondateur moral de cette famille, qui l'a rendue illustre, c'est l'archevêque-primat Jean Laski, auteur du „Recueil de lois et de privilèges de la République Polonaise" et du „Livre des bénéfices" de l'archidiocèse de Gniezno, diplomate connu, qui prit part aux négociations entre Jean Zápolya, roi d'Hongrie, et l'empereur d'Allemagne Ferdinand [1].

Son frère, Jaroslaw, seigneur de Lask, de Strykow, de Beczkowice et d'Osiny, eut trois fils: Jérôme, Stanislas et Jean, ce dernier réformateur des Églises protestantes, et aventurier, doué d'une rare intelligence et d'une grande éloquence, fort connu dans toute l'Europe. Jérôme [2] se distingua comme un brave chevalier et comme un excellent diplomate, tantôt au service du roi Sigismond I-er de Pologne, tantôt à celui de l'empereur Ferdinand d'Allemagne, tantôt enfin comme un compagnon d'armes du roi d'Hongrie Jean Zápolya. Stanislas, qui se fit connaître comme grand voyageur et comme un excellent stratège, passa de longues années à la Cour du roi de France François I-er, rêvant, ainsi que son oncle Jean Laski, à une alliance franco-polonaise étroite, qui souriait aussi à François I-er. Stanislas Laski combattit courageusement en Italie et partagea la prison de François I-er en Espagne. Sorti de cette prison, il revint en Pologne, où les rois l'employaient souvent comme ambassadeur auprès des monarques étrangers. Il laissa d'intéressants travaux scientifiques, aussi sur la diplomatie [3].

Mais le plus remarquable représentant de cette famille fut certainement Albert Laski, fils de Jérôme et d'Anne de Bytwiany Koscielecka, né en 1533, à Kesmark, vieux château fort hongrois, construit dans les Carpathes par les rois de Hongrie de la famille d'Arpad. Jean Zápolya, devenu roi d'Hongrie, en fit cadeau à son ami

[1] „Jean Laski, archevêque de Gniezno" par Hirszberg, Léopol, 1879.

[2] „Jerôme de Lask Laski", par Hubert, „Bibliothèque de Varsovie", 1861, III, vol. 9.

[3] „Les travaux scientifiques et diplomatiques", par Malinowski, Vilno, 1864

www.dacoromanica.ro

et compagnon d'armes, Jérôme Laski. Mais Laski aurait pu dire avec Virgile: „timeo Danaos et dona ferentes". Cette amitié eut pour lui de mauvaises conséquences, car Zápolya, oubliant les services que le seigneur polonais lui avait rendus, le fit d'abord emprisonner, sous un prétexte invraisemblable, et, ensuite, lorsqu'il dut lui rendre la liberté, il eut peur de sa vengeance et le fit empoisonner.

Quand Jérôme Laski mourut en 1542, sa première fille, Hedvige, était déjà mariée à Stanislas Ciolek de Zelechow, mais Albert et sa soeur Barbe, plus tard épouse du Voévode de Brest, Hornostay, restaient avec leur mère, malade et désespérée après la perte de son mari, au château de Kesmark. Albert, qui n'avait alors que neuf ans, ressemblait étrangement à son père[1]. Sa mère s'occupa beaucoup de son éducation et fut admirablement secondée dans cette tâche par les tuteurs d'Albert et surtout par Mathieu Lubocki, un parent de Jérôme Laski. Elle mourut en 1552, laissant Albert, à dix-neuf ans, maître de sa volonté et de sa vie.

Il avait fait des études très sérieuses, apprenant surtout l'histoire, les langues anciennes et modernes[2] et la littérature, sans négliger toutefois le droit ni la philosophie. Il se lia avec plusieurs savants et écrivains de son époque, entre autres avec le chroniqueur-historien hongrois Bocskay et le poète couronné, selon l'habitude de ce siècle, Adam Schroeter, Polonais de Silésie. Le château de Kesmark devint bientôt un refuge de tous les jeunes savants et de toute la jeunesse studieuse du pays. Schroeter vint y habiter, et c'est à Kesmark qu'il traduisit de l'allemand en latin les deux livres de Théophraste Paracelse qu'il parvint à sauver de la destruction générale de ses oeuvres: „Praeparationes" et „Archidoxae". Ces deux livres furent

[1] „Vivam animi et corporis ejus imaginem", dit Frycz Modrzewski, un des plus célèbres écrivains polonais du XVI-ème siècle, en parlant de cette ressemblance. Frycz Modrzewski fut, avec Érasme Krasinski, professeur de Laski.

[2] „He is very civil", dit, en parlant de Laski, son contemporain, le chroniqueur anglais, Thomas Birch, speaketh the Italian and Latin very well, but Sclavovonian and other languages thereabouts very naturally" *(Memoirs of the Reign of Queen Elizabeth from the year 1581 till her death*, Londres, 1754, p. 30).

www.dacoromanica.ro

édités à Cracovie en 1563 aux frais d'Albert Laski. „Archidoxae" lui est même dédiée par Schroeter.

Mais, au milieu de ces doctes occupations, Laski ne cesse pas de rêver d'une grande gloire militaire — cette gloire comptait seule pour les grands seigneurs et les nobles à cette époque—, de conquêtes et de victoires. Et, comme le remarquait déjà Malinowski [1], il s'habitua à se soucier surtout de sa gloire et de la grandeur du but poursuivi sans prendre en considération la justice, ni la valeur de la cause défendue.

Un homme comme Laski ne pouvait pas rester indifférent à la question de la Réforme, si importante au XVI-me siècle dans toute l'Europe. En Pologne elle prit un aspect tout autre que dans d'autres pays. Point de bûchers, point de tortures, point de guerres de religion — au grand étonnement des ambassadeurs d'Henri III venus en Pologne —, mais, en revanche, une guerre terrible à plumes d'oie, où coulèrent des torrents d'encre. Les assasinats ou les incidents mortels étaient fort rares et arrivaient — chose curieuse – presque toujours pendant les querelles des protestants entre eux. Car l'extraordinaire tolérance et — disons le mot — indifférence polonaise envers toutes ces sectes fut justement la plus grave des causes de leur échec moral en Pologne. N'ayant point à combattre contre les persécutions des catholiques, ils combattaient entre eux et — détail piquant — on voit souvent les protestants supplier le roi de chasser tantôt une secte, tantôt une autre. Les plus turbulents étaient sans doute les Ariens, qui finalement causèrent leur propre perte par l'horrible meurtre commis par un jeune gentilhomme de cette religion, Christophe Arciszewski, plus tard un guerrier célèbre, sur la personne d'un de ses co-religionnaires.

Mais l'Église catholique, représentée surtout par le savant cardinal Hosius, apparaissait ici en défenseur de l'égalité des droits de toutes les sectes protestantes, et cette sage politique contribua beaucoup à l'échec de la Réforme en Pologne. Du reste, la grande masse populaire restait toujours catholique, et seuls certains grands seigneurs et leurs clients, ou quelques „jeunes" avides de toutes les nouveautés, embrassaient le luthéranisme, le calvinisme, l'arianisme, etc., car toutes les sectes

[1] Nicolas Malinowski, „Jacques Héraclide et Laski", Vilno 1858.

www.dacoromanica.ro

protestantes, y compris les anabaptistes, se trouvaient à cette époque en Pologne: A Biala, ville de la province de Podlachie, propriété des Radziwill, on en comptait jusqu'à seize. Pour les grands seigneurs il ne s'agissait pas de religion, mais tout simplement d'un prétexte pour former un nouveau parti politique, dont on serait le chef. Quand cet espoir les trompait, ils abandonnaient leur secte très facilement. Peut-être aussi l'orgueil proverbial du seigneur polonais, qui se soumettait assez difficilement à la discipline rigoureuse de l'Église catholique et saisissait volontiers un prétexte d'y échapper, y jouait un certain rôle. Enfin ajoutons à tout cela le prestige de tous ces prédicateurs protestants, venus de l'étranger, un peu bizarres dans l'ambiance polonaise, mais d'autant plus intéressants. Ils prêchaient infatigablement dans les châteaux des grands seigneurs. L'opinion publique s'exprime à ce sujet dans le poème du plus grand poète polonais de cette époque, Jean Kochanowski, quant il nous apprend ironiquement, avec beaucoup de bonhomie polonaise, qu'à présent, puisque „spiritus flat ubi vult", tout le monde se met à prêcher, de sorte qu'il ne reste plus personne pour écouter les prédicateurs.

Albert Laski, espérant se mettre à la tête du parti des calvinistes — ceux des luthériens et des ariens étaient déjà constitués —, se fit calviniste. Cependant, comme le remarque judicieusement Kraushar, cette „conversion" ne devait pas être très profonde, car dix ans après il redevint catholique et se montra désormais le grand ennemi du protestantisme.

En 1558 il alla en Pologne, et, peu de temps après, fonda une famille, en épousant une très belle et surtout très riche veuve, Catherine Seredy, née Buczynska, descendante d'une fort ancienne famille de la province de Cracovie. Le mariage eut lieu au mois de février 1559 à Kesmark, et fut si magnifique qu'on l'inscrivit dans les chroniques de la ville.

Cependant, ni la beauté de sa femme, ni la vie de famille ne purent retenir longtemps Laski à Kesmark. Son château était toujours plein de chevaliers errants de toutes les nationalités européennes, prêts à se battre pour n'importe quelle cause, et Laski, lui-même, ne rêvait que guerres et conquêtes. Or, à cette époque les yeux de tous les seigneurs polonais étaient tournés

www.dacoromanica.ro

vers le pays situé derrière le fleuve du Dniester et composé de deux principautés, Moldavie et Valachie[1], qui avait des relations étroites avec la Pologne. Leurs relations avec les Polonais variaient selon les sympathies polonophiles ou turcophiles de leurs princes, remarque M. Kraushar. Pendant le règne de Sigismond-Auguste l'influence turque était devenue dominante, surtout sous Pierre Rareş et sous Étienne III. Ce dernier se distingua particulièrement par ses cruautés, et les boïars moldaves appelèrent à leur secours le Hetman Sieniawski, qui chassa Étienne et fit élire Alexandre Lăpuşneanu prince de Moldavie. Mais ce prince d'abord vassal et ami de la Pologne, se montra bientôt digne successeur d'Étienne, et en même temps on vit apparaître un, nouveau prétendant au trône moldave, Jacques Héraclide.

Kraushar croit que Jacques était fils de Basilikos, propriétaire du vaisseau qui transporta Jean Héraclide Despote, ex-maître des îles Samos et Paros, lorsque celui-ci, fuyant ses États occupés par les Turcs, se réfugia sous la protection de l'empereur Charles-Quint. Après la mort de Basilikos les amis d'Héraclide placèrent le jeune garçon à la Cour royale et s'occupèrent de son éducation. Lorsque le Despote mourut, ils proclamèrent le fils de Basilikos son héritier et le firent ensuite reconnaître comme tel par l'empereur Charles-Quint[2].

Ayant pris le nom et le titre du Despote décédé, le jeune Héraclide se lia pendant ses voyages et ses séjours dans les différentes académies allemandes avec les chefs des protestants.

---

[1] Les historiens polonais confondaient assez souvent ces deux principautés, nommées en polonais ancien Moldavie et „Multany". Pourtant deux historiens: Alexandre Jablonowski, dans ses „Affaires Valaques du temps des Jagellons", et Antonio Maria Gratiani, secrétaire du nonce Commendone, dans son livre „De Joanne Heraclide Despota, libri tres" (Varsovie, typographie de Mizler, 1759, p. 18), établirent bien nettement cette différence. Gratiani dit: „Est Valachia, quam Dacos olim et Getas incoluisse arbitrantur, in duas divisa partes, quarum altera quae ad meridiem vergit, — *montana* et aspera — Transalpina appellatur, altera plana, agro virisque opulentior, ad septentrionem spectans, *Moldavia* dicitur: utrique Vaivodae imperant, sic enim ipsi suos regulos appellant".

Le Musée des princes Czartoryski à Cracovie possède aussi le poème de Miron Costin, „La description de la terre de Moldavie et de Multany" (1684, nr. 1348 du Musée).

[2] [L'information de Kraushar doit être corrigée. Voy. N. Iorga, *Nouveaux Matériaux sur Jacques Basilikos*, Préface.]

www.dacoromanica.ro

Il parut aussi à la Cour du prince Radziwill, qui venait justement de former son parti protestant en Lithuanie et qui présenta alors le jeune homme au roi de Pologne, Sigismond-Auguste. (On sait que ce roi eut comme seconde femme Barbe Radziwill.) C'est ainsi que Jacques Héraclide prit part à une expédition contre les Chevaliers du Glaive et apprit qu'il y avait des désordres en Moldavie. Comme il était fort ambitieux et rêvait toujours de s'élever au-dessus des simples mortels, il projeta aussitôt de se rendre en Moldavie et de faire valoir se prétendus droits sur les pays de l'ancienne Dacie, droits qui lui revenaient d'après son „père", l'Héraclide, et ainsi arriver jusqu'au trône. Il se mit à voyager et, passant par la Transylvanie, il y rencontra à la Cour d'Isabelle Jagellonne, veuve de Jean Zápolya, reine d'Hongrie et soeur du roi de Pologne Sigismond-Auguste, en 1559, Albert Laski, qui était venu visiter la reine. Comme nous connaissons déjà le caractère romanesque et un tantinet aventurier de Laski, nous pouvons comprendre facilement que ces deux hommes se plurent et s'entendirent très facilement. L'un rêvait de grands triomphes militaires, l'autre de la couronne de Moldavie; l'un avait l'argent et les troupes, l'autre une auréole princière et les prétentions sur le trône. Ils s'entendirent, par conséquent, de la manière suivante: Laski devait préparer à ses frais toute l'expédition pour détrôner Alexandre Lăpuşneanu et faire d'Héraclide un prince de Moldavie, mais, si cette entreprise réussirait, il serait remboursé par le futur prince et il occuperait une haute situation en Moldavie.

Ayant arrêté de cette manière les conditions de l'expédition, les deux auteurs de l'imbroglio se mirent à l'oeuvre. Avant tout Laski pensa à s'adresser aux protestants polonais, qui n'étaient pas très nombreux, mais appartenaient à une classe relativement privilégiée. A cet effet il vint à Cracovie en 1560 et bientôt arrangea une réunion des gentilshommes polonais protestants, où, sous la présidence de Laski, on décida que ce dernier devait entrer en Moldavie et tâcher d'en conquérir la couronne pour Héraclide. Les protestants, qui se souvenaient des relations du jeune Héraclide avec les savants et les seigneurs protestants, se leurraient d'espoirs que peut-être ce prince introduirait aussi le protestantisme, illusion que Jacques Héraclide se gardait bien de détruire.

www.dacoromanica.ro

Les affaires cependant ne marchèrent pas si facilement qu'on s'y attendait. Le roi Sigismond-Auguste, qui avait certains doutes quant à la personne du prétendant, ayant appris les démarches de Laski et surtout la réunion des protestants et leur décision de secourir l'Héraclide, s'indigna et fit envoyer partout des lettres défendant cette expédition sous peine d'infamie et déclarant que cela équivaudrait à une révolte. Problablement le roi, d'un côté, n'avait pas une très haute opinion du prétendant et, d'autre part, ne voulait pas que le Sultan crût que la Pologne désirait s'emparer de la Moldavie.

Nous trouvons tous ces détails dans la lettre du nonce du Pape, Éverard Buongiovanni, adressée à Paul de Castro et datée de Cracovie (5 octobre 1560). Voici ce passage, en traduction française:

„Hier matin", écrit le nonce, „le Grand Chancelier (Jean Ocieski), qui devait partir de Cracovie, vint me voir. Comme il voulait probablement me donner une preuve qu'il me traitait en ami intime, il ne me prévint pas de sa visite, mais arriva à l'improviste et me trouva encore au lit. Il me déclara qu'il m'aimait tant que toutes les cérémonies étaient superflues entre nous. Il me donna lecture des lettres qu'il avait reçues de la part du roi, d'où il résultait que le roi était très fâché contre les hérétiques à cause d'une réunion récente, où 500 protestants avaient pris part. Cette réunion avait eu lieu à cause d'un Valaque quelconque qui pendant longtemps mendiait en vain du secours aux différentes Cours des rois et des princes pour reconquérir la Valachie, qui lui avait été injustement arrachée, comme il le prétendait. Comme il n'avait su gagner la confiance de personne, il était venu en Pologne et s'était adressé aux protestants, leur promettant d'embrasser leur foi et de l'introduire en Moldavie, dès qu'il en serait roi. Ces gens crédules (les protestants polonais) s'obligèrent à le secourir et à lui envoyer 500 cavaliers en Valachie. Le roi, ayant appris cette nouvelle, se fâcha, parce qu'on ne doit pas déclarer de guerres sans son consentement et celui de la diète, d'autant plus que le „hospodar" actuel de la Moldavie était le vassal de la Pologne et de la Turquie et il pouvait résulter de tout cela une guerre entre ces deux pays.

„Le chancelier m'a dit aussi qu'il avait envoyé durant toute la nuit des courriers aux châteaux et chez des représentants de la

www.dacoromanica.ro

noblesse, défendant cette expédition sous menace de punition pour la révolte et d'infamie, punition que l'on redoute beaucoup dans ce pays. Enfin il ajouta qu'il espérait saisir cet imposteur et le faire venir ici. Le chancelier croit que tout cela va probablement mal disposer le roi pour les protestants. J'ai remercié le chancelier de ce service qu'il rendait à notre religion et lui ai donné ma bénédiction au nom du Saint Père, bénédiction que je prie le Saint Père de bien vouloir confirmer« [1].

Mais la colère du roi et les menaces n'avaient nullement empêché Laski de mener à bout son entreprise audacieuse. Il rassembla des troupes et partit au printemps 1561 de Kesmark, à travers la Hongrie, vers la Moldavie. Le détachement espagnol était commandé par Rosello, les détachements allemands par Wolfgang de Mausmünster et Guillaume Fukas, les Hongrois par Ladislas Bornemissa, les Polonais par Jarocki et Rozen [2]. Cette armée avait aussi neuf canons et beaucoup de munitions. Déjà les troupes de Laski étaient arrivées à la localité que les Polonais appellent Pomorzany, lorsque le Hetman Sieniawki, qui se trouvait alors près de la frontière, les arrêta, leur prit leurs canons et les força à revenir en arrière.

Il ne faut pas croire, naturellement, que Laski et l'Héraclide pouvaient se contenter d'une telle solution de la question. Revenus à Kesmark, ils commencèrent à préparer une nouvelle expédition et, pour endormir la vigilance de Lăpuşneanu, Laski fit répandre que Jacques l'Héraclide était mort subitement et, pour donner plus de valeur à ces bruits, il ordonna même un simulacre de funérailles.

Tout le monde le crut et l'on cessa de s'occuper de la question du prétendant disparu. Or, Laski profita habilement de ce moment de répit pour rassembler énergiquement des gens et des munitions pour sa seconde expédition contre Lăpuşneanu. Et, cette fois, il réussit.

Selon les historiens du XVII-ème siècle, Laski aurait prononcé avant la bataille décisive un discours particulièrement pathétique, qui enflamma tellement les soldats et les chevaliers qu'ils vainquirent l'ennemi. Mais ce fait, quoique cité par Malinowski et Kraus-

[1] Rapports des nonces, Berlin 1864, I, p. 91.
[2] Kraushar, *Al. Laski* p. 32; Uniszowski, *Eudymonia*, p. 6.

www.dacoromanica.ro

har, semble peu probable. Les armées de Laski se composaient d'hommes de différentes nationalités, comme on l'a vu plus haut, et tous ces hommes n'avaient pas l'instruction nécessaire pour bien comprendre le latin. Or, c'est seulement en latin que ce discours aurait pu être fait. Il est donc plus probable que Laski composa et fit publier ou copier son discours plus tard, comme le faisaient les orateurs latins anciens, Cicéron en tête, se bornant à exhorter brièvement les soldats dans leurs langues. Mais, comme ce discours mérite notre attention en tant qu'échantillon de l'éloquence du XVI me siècle, et de celle de Laski en particulier, voici la traduction française de quelques passages des plus importants:

„ oldats et compagnos d'armes", aurait dit Laski. „Par la volonté des dieux immortels je vous ai emmenés de votre patrie vers cette terre étrangère et inconnue. Ce n'est pas le désir des richesses qui me fait exposer notre vie et notre sang dans ce tourbillon des dangers. Si je n'ai jamais abusé de mon autorité sur ceux qui me sont soumis, si j'ai toujours profité si peu du pouvoir dont j'ai hérité, qui donc— je vous le demande— pourrait m'accuser d'ambition démesurée et d'orgueil, ou bien de basse avidité des richesses? Et, si je suis venu ici, oubliant la paix et les loisirs d'une vie tranquille (il n'y a que ceux qui craignent les vents, les neiges et les veilles qui ne se gênent pas de s'adonner au repos honteux), ce n'est que pour punir avec vous un tyran injuste et cruel".

Lăpuşneanu en serait devenu le héros d'une tragédie classique. Mais il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que dit Laski; il faut tenir compte aussi du XVI-me siècle polonais, qui dans ses discours raffolait souvent de ce style pathétique auquel cependant les meilleurs écrivains opposaient un autre d'une simplicité charmante et impressionnante à la fois. Mais suivons Laski:

„Les anciens", continue-t-il, „avaient non seulement glorifié Hercule, mais ils l'avaient élevé parmi les dieux immortels, parce qu'il s'arma contre le tyran Diomède, roi de Thrace, qui jetait la chair et le sang de ses hôtes en pâture à ses chevaux...

„Soldats et compagnons d'armes! Je fais la guerre plutôt pour la gloire que pour les richesses ou pour le pouvoir; je la fais contre celui qui s'est rendu coupable devant Dieu et devant l'humanité, contre celui pour qui le mal et la cruauté n'ont jamais présenté d'obstacle.

www.dacoromanica.ro

„Ses mains sont couvertes de sang, la terre s'effraie et tressaille devant ses crimes. Les fleuves se sont gonflés du sang de ses victimes, les forêts sont jonchées de cadavres, jetés en pâture aux oiseaux sauvages. Sa volupté est de tuer les maris devant leurs femmes et les enfants devant leurs parents. Il croit remplir ainsi ses devoirs d'un monarque. Il ne connaît pas de différence entre les coupables et les innocents.

„Pour combattre ce tyran, même les arbres au milieu desquels vous avez dû passer, même les pierres que vos pieds heurtent, même les fleuves où vos chevaux boivent, même les montagnes qui s'élèvent devant vous, tout, s'ils avaient une âme, vous aiderait à broyer un tyran comme le monde n'en a pas encore vu.

„S'étant emparé de l'héritage d'un autre, il se plaît seulement à l'arroser de sang humain. C'est un étranger et un tyran, ce n'est pas un vrai roi. Si ce pays était sa patrie, il ne le dépeuplerait pas si cruellement. Le vrai héritier des rois respecterait sa patrie, le vrai monarque respecterait les lois et ne volerait pas les biens de ses sujets. Le juste roi gouvernerait avec justice et punirait justement. Mais regardez seulement, mes chers compagnons. Ce tyran prouva par ses faits qu'il est au-dessous des bêtes! Et maintenant regardez celui qui est à côté de moi! Le noble despote, descendant d'une famille glorieuse et antique — voici le vrai héritier et le vrai monarque de ce pays... Là, auprès du tyran, se trouvent des cohortes qui lui obéissent plutôt par peur que par amour. Or, celui qui craint celui qui est présent détestera l'absent. Soyez-en persuadé comme je le suis.

„Ne faites pas attention, ô mes compagnons, à ce que nos troupes sont peu nombreuses. C'est dans la force de l'armée et dans la juste cause que se trouve la victoire et non dans le nombre de ses ennemis. Alexandre de Macédoine avait vaincu avec des troupes peu nombreuses. Il faut donc opposer au danger notre courage et notre vertu. Le monde entier va nous admirer si nous sommes vainqueurs, et nous couvrir de louanges. Et ceux que vous allez délivrer, non seulement nous seront reconnaissants, mais encore vont regarder leurs biens comme les vôtres.

„Mais pourquoi vous parlerais-je de récompenses, à vous qui ne seriez jamais venus ici sans l'amour que vous portez à votre chef? Donc je vous prie et je vous conjure, si mon salut, qui est

www.dacoromanica.ro

aussi le vôtre, vous est cher, ainsi que la gloire dont le désir vous a amené ici, montrez maintenant que la vie sans gloire n'aurait pas de valeur pour vous et ne permettez pas que je désire vous surpasser en bravoure" [1].

Ce discours peint, en tout cas, admirablement Laski, son âme inquiète, son désir de gloire et même un certain désintéressement qui pourtant ne sera pas aussi complet comme il nous en assure. Quoi qu'il en soit, ses armées se comportèrent très bravement et vainquirent, au mois de novembre 1561, les troupes de Lăpuşneanu, qui dut fuir, laissant son trône à l'Héraclide.

C'est ainsi que Jacques Héraclide entra à Suceava et se fit proclamer prince de Moldavie. Il n'oublia pas Laski et le nomma Grand Hetman de Moldavie, lui faisant cadeau de la forteresse et du château de Hotin avec la terre tout autour [2].

Quant au roi de Pologne, Sigismond-Auguste, il était, comme on l'a vu d'après la lettre du nonce de Pape au cardinal Morone, écrite de Cracovie au mois de janvier 1562, contre cette expédition, redoutant qu'elle pourrait brouiller la Pologne avec la Turquie. Mais, voyant que le Sultan Soliman ne prenait pas à coeur la fuite de Lăpuşneanu, le roi se décida à regarder tout cela comme des affaires intérieures de la Moldavie, et il répondit poliment aux lettres et aux ambassades de Jacques l'Héraclide

---

[1] S. Neugebauer, *Hist. Rerum polonicarum,* Hannovre, 1618, p. 604. Ces passages du discours de Laski sont cités aussi par Malinowski.

[2] „Ils passèrent par les terres ruthènes et la Podollie *manu armata,* en allant en Valachie, „nemine prohibente"; au contraire tout le monde leur laissa le passage"; Journal de la Diète de Piotrkow en 1565, précédé d'une petite chronique, 1559-1562, Bibliothèque des Krasinski, X, t. I, an. 1868, pp. 9, 10, 11.

Dans la même Bibliothèque se trouve un exemplaire précieux des „Silvae" d'André Lzycieski, 1568, imprimé par Scharfenberger à Cracovie, dont la quatrième est dédiée à Laski, comme au Grand Hetman de la Moldavie: „Ad illustrem virum Albertum a Lasco, comitem terrarum Moldaviae, tum temporis supremum exercituum ducem et arcis Chiocimi praefectum dignissimum". L'histoire de l'expédition de Laski se trouve aussi dans la brochure de Gratiani, *De Heraclide Despota libri tres,* 1759. Elle servit comme source principale à celle de Malinowski.

[2] Theiner, *Vetera Monum. Pol.,* Rome, 1861, II, p. 679, „Excerpta ex epist. episc. camerinensis ad card. Moronum de rebus polonicis

www.dacoromanica.ro

Mais, si le roi pouvait s'accorder assez facilement avec le fait que Jacques Héraclide avait remplacé Lăpuşneanu en Moldavie, il lui était plus difficile de pardonner à Laski, qui s'opposa ouvertement à l'ordre royal, bien qu'il eut été menacé d'infamie s'il engagerait des soldats contre un souverain voisin qui était ami de la Pologne. Il est vrai que Laski avait aussi une excuse: son expédition avait été préparée à Kesmark, donc sur le territoire hongrois, où il était le sujet de l'empereur et relevait de ce monarque, et non du roi de Pologne. Et l'on sait qu'on se faisait facilement pardonner par Sigismond-Auguste. En tout cas, Laski vint à la diète de Piotrkow pour rendre compte au roi de son expédition. Il avait, du reste, de nouveaux embarras.

Héraclide, une fois sur le trône de la Moldavie, se brouilla avec Laski à cause des frais de l'expédition, qu'il trouvait exagérés et ne voulait pas payer en entier. Laski se fâcha et, voyant

---

durante sua legatione in Polonia scriptis a 20 aprilis 1561 usque ad 19 junii 1563".

„El Dispoto mandato quì un suo a supplicar Sua Maestà che lo voglia accetare in quelli termini che era Alessandro Palatino già cacciato, et che se obligherà servire questo Regno meglio che non faceva quello; ma il Rè li fece intendere ch'el seguitasse in Lithuania, perchè non lo poteva expedir alhora, et così fu fatto. Già l'hò scritto qualmente quelli Turchi et Tartari mandati dal Bassa, etc. In tale spese de 100 milia tallari al Laski Polacco, et donatoli 30 milia, de più datoli 35 milia tallari di entrata, chè fà la gabella delli bestiami, con patto che, ogni volta li bisogna, sia obligato servirlo con 300 cavalli a sue spese. Et perchè altre volte hò scritto ch' el Rè se lamentava in questo caso de l'imposta, se defende, dicendo che havea promesso di non ajutare quelle impresa, ma non de impedir el Dispoto, se per altra via poteva recuperar el suo, comme hà fatto", Cracovie 31 janvier 1562.

Ensuite Bielski note dans sa chronique, II, pp. 4 et 5, parlant de Jacques Héraclide et de ses relations avec la Cour royale de Pologne: „Déjà venaient de sa part des ambassadeurs chez le roi et ceux du roi et du Conseil de la Couronne allaient aussi chez lui, comme chez un homme savant avec lequel l'amitié pouvait être agréable; on lui écrivait souvent".

On voit d'après cela que l'opinion publique en Pologne tenait Jacques Héraclide pour un homme „savant", Vu que le roi Sigismond-Auguste, appartenait aux plus érudits des monarques de l'Europe de son époque et que les seigneurs polonais du XVI-e siècle avaient presque tous une haute culture, Héraclide devait, pour leur plaire, être en effet un homme très cultivé.

www.dacoromanica.ro

que les Moldaves étaient un peu choqués par les idées, trop avancées à leur avis, de leur nouveau prince, il pensa à aller en, Pologne et à Kesmark, y rassembler des troupes et venir de nouveau en Moldavie, mais cette fois pour se proclamer lui-même prince de ce pays. Il faut croire que cette idée n'abandonna jamais Laski, parce que, même plus tard, déjà plus vieux, il questionnait à ce sujet les „mages" anglais qu'il avait amené en Pologne.

Mais Jacques Héraclide se méfiait aussi de Laski et, sitôt celui-ci parti en Pologne, il lui reprit Hotin et la terre voisine, dont il lui avait fait cadeau [1]. Furieux, Laski s'allia avec le prince Dymitr Wisniewiecki pour chasser l'Héraclide de la Moldavie. A eux deux, ils reprirent Hotin et s'y établirent de nouveau. Maintenant toute l'amitié que Laski avait pour le Despote, ce „noble descendant de la famille illustre", va se changer en haine implacable, et Laski ne pensera plus qu'à chasser l'Héraclide de ce trône sur lequel il l'avait placé.

Or, Laski trouva tout à coup un „allié" inattendu dans la personne de Tomşa, nouveau prétendant au trône de Moldavie. Étienne Tomşa se mit à conspirer avec les seigneurs moldaves, toujours prêts à changer de prince, et, ayant obtenu leur concours,

---

[1] „Le Despote donna à Laski, „cujus opera" il conquit son pays, Chocim et la terre de Chocim avec beaucoup de terre et des revenus importants. Mais ensuite, „immemor beneficii", il écouta les instances des Valaques, qui n'étaient pas contents de voir un Polonais à Hotin, reprit Hotin et refusa à Laski son amitié. Le passage si facile du Despote avec Laski par la Pologne fut une offense pour la Pologne devant tous les peuples et surtout devant les païens et les Turcs, qui, ayant entendu qu'il avait passé avec une si petite armée „hostis prius iterumque pulsus iterumque impune", commencèrent à penser autrement qu'auparavant des Polonais. Et il y a eu au commencement une grande „amaricia" contre Laski en Pologne, qu'il „ostentavit patriae hostibus", parce qu'on croyait avec justice que le Despote n'aurait pas osé après sa première frayeur entrer pour la seconde fois en Pologne s'il n'avait pas été assisté par Laski. Mais plus tard tout cela se calma, et Laski fut même bien reçu par le roi et „a senatu honorifice habitus'."

Petite Chronique, 1559-1562, dans le Journal de la Diète de Piotrkow, 1565, Bibliothèque des Krasinski, t. I, p. 11.

Il faut aussi tenir compte de la mentalité du XVI-e siècle, qui admirait au-dessus de tout le courage et la bravoure personnelles.

www.dacoromanica.ro

vint près de Suceava, vainquit l'armée de Jacques Héraclide et fut proclamé prince de Moldavie.

Cependant, en même temps, le prince Dymitr Wisniewiecki se brouilla avec Laski et passa du côté de Jacques Héraclide. Tomşa n'avait ni force, ni courage de combattre ce nouvel ennemi; aussi eut-il recours à la diplomatie et feignit de commencer des discussions avec Wisniewiecki, qui se montra trop crédule en venant au camp de Tomşa. Ce dernier ne respecta ni ses propres promesses, ni la parole donnée[1] et emprisonna Wisniewiecki avec son fidèle compagnon d'armes, Piasecki. Plus tard il les envoya, comme des traîtres, à Constantinople où ces deux chevaliers périrent en martyrs, ne voulant pas renoncer à leur religion.

Maintenant Jacques Héraclide essayait de toutes les manières d'amadouer Laski et d'obtenir son aide contre Tomşa. Mais Laski se méfiait de son ex-ami et ne désirait mullement finir comme le prince Dymitr Wisniewiecki. Aussi tous les efforts de „Despote-Vodă" restèrent vains. Désespéré, Jacques Héraclide eut alors un beau geste: il fit ses adieux à tout le monde, revêtit ses plus beaux habits et se rendit tout seul au camp de Tomşa. Naturellement, celui-ci ne comprit, ni n'apprécia l'héroïsme de son ennemi et le laissa tuer par ses bourreaux.

Cette mort ne profita pas à Tomşa. Très vite ses cruautés révoltèrent tous les Moldaves et provoquèrent de nouvelles conspirations. Alors on vit revenir l'ancien prince Alexandre Lăpuşneanu, chassé par Héraclide et Laski. Lăpuşneanu s'assura du secours des Turcs et fit son entrée, chassant Tomşa et ses amis. Tomşa et quelques-uns de ses partisans furent saisis sur la frontière polonaise par le châtelain Jazlowiecki, qui les renvoya à Léopol. Ils méritaient la vengeance polonaise, ne serait-ce qu'à cause de l'horrible trahison qui livra Wisniewiecki aux Turcs, mais cette vengeance n'aurait pas eu lieu sans les demandes expresses de la part de la Turquie. Alexandre Lăpuşneanu, qui craignait pour son trône et redoutait Tomşa, s'adressa au Sultan, réclamant sa protection, et Soliman demanda au roi de Pologne de punir Tomşa et ses amis. Sigismond-Auguste, très doux et détestant les exécutions, dut, cette fois, pour des

[1] La réalité historique est autre. *(N. I.)*

www.dacoromanica.ro

raisons politiques, céder aux nécessités politiques. Et, le 5 mai 1564, l'ex-prince de Moldavie, assassin de Jacques Héraclide et du prince Dymitr Wisniewiecki, fut décapité sur la grande place du Marché de Léopol, avec ses amis Spancioc et Moţoc. Il y eut encore d'autres exécutions, car les conspirations, d'un côté, et les plaintes de Lăpuşneanu et des pachas turcs, de l'autre, ne manquèrent point. Mais les fonctionnaires du roi de Pologne ne s'y prêtaient pas toujours de bon coeur, et nous en avons la preuve dans une lettre du mois de juin 1564 de la part d'un certain Ibrahim-beg au roi de Pologne, dans laquelle il se plaignait qu'on n'a pas voulu exécuter à Léopol un „Valaque" nommé Drăgan.

Mais que devenait Laski au milieu de tous ces évènements *et de toutes ces luttes et vengeances?* Ayant appris la triste *fin de Wisniewiecki, il comprit* l'inutilité d'avancer et revint avec son armée par la Bucovine vers Hotin. Sa retraite fut très courageuse et si prudemment faite que, malgré tous les pièges que lui tendit Lăpuşneanu dans les fameuses forêts de Bucovine il arriva jusqu'à Hotin sans avoir perdu un seul soldat. Une fois parvenu à cette forteresse, acquise avec tant de peines et de sacrifices, Laski se mit énergiquement à se préparer au siège possible, si Lăpuşneanu voudrait la reprendre.

Ainsi finit l'expédition d'Albert Laski en Moldavie. Elle n'apporta aucun profit à la Pologne, à laquelle elle coûta beaucoup d'hommes et d'argent. Le seul avantage de cette guerre fut la découverte de bien de manuscrits anciens, très précieux, par Wojnowski, un protégé du gouverneur de Trembowla, Pretfic [1], et entre autres des deux livres de Cicéron, dont la „De Re Publica", en lettres dorées sur parchemin. On découvrit aussi, ou l'on a cru découvrir, dans les steppes le tombeau d'Ovide [2].

•

Cependant cette expédition eut un épilogue, qui dura pendant deux ans, c'est-à-dire autant que régna de nouveau Alexandre Lăpuşneanu (1564-6). Son règne, nous dit Kraushar, ne fut qu'une

[1] Pretfic était un seigneur polonais connu par sa bravoure. La reine Bona le protégea et lui fit confier la garde des confins de la Pologne. Un proverbe polonais disait alors: „Du temps de messire Pretfic, la frontière des Tartares dormait".

[2] Mémoires de Miller, trad. J. J. L., Poznan, 1840, pp. 31, 32.

www.dacoromanica.ro

longue série de meurtres et de pillages, que durent supporter les malheureux habitants de la Moldavie. Protégé par la Turquie, Lăpuşneanu commença à réclamer Hotin et à supplier le roi de Pologne de lui assurer le calme sur ses frontières du côté des Polonais. Sigismond-Auguste, ne voulant pas de guerre, tâchait de persuader aussi bien les Turcs que Lăpuşneanu de son désir de garder les meilleurs rapports avec tous ses voisins. Il écrivit plusieurs fois à Laski en 1564 et, ensuite, le voyant en Pologne, lui demanda oralement de céder Hotin à la Moldavie. Mais ce roi-diplomate et pacifiste, sachant qu'il vaut mieux s'entendre directement avec l'ennemi, envoya aussi en Turquie un ambassadeur, Georges Jazlowiecki, et lui donna une instruction, datée de Bielsk, du 23 juin 1564. Cette instruction est pour nous assez intéressante, car elle considère, entre autres, les prétentions de Laski sur Hotin:

„Lorsque l'ambassadeur arrivera chez le monarque turc", dit l'instruction, „il lui dira notre amitié de voisin et lui souhaitera de notre part une bonne santé et beaucoup de succès en tout. Quant à Chocim, à cause duquel ce monarque se plaignait dernièrement devant nous, l'ambassadeur dira que, quoique Laski ne possède pas de terres dans notre pays, mais il a toutes ses terres en Hongrie, cependant, chaque fois qu'il venait en Pologne chez sa famille, nous ne cessions pas de lui dire par nos lettres et nos envoyés de rendre ce château ou bien de tâcher de s'arranger avec le prince moldave, de sorte que cela ne puisse nuire à notre alliance avec la Moldavie et la Turquie. A tout cela il (Laski) nous répondait qu'il n avait pas pris Chocim par violence, ni n'avait trompé personne, mais que cette forteresse lui avait été donnée par le Despote en récompense de ses frais et de ses services. Et il ajoutait qu'il n'avait pas besoin de redouter alors le Sultan, parce que celui-ci avait reconnu le Despote comme le vrai prince moldave et lui avait envoyé un régiment.

„Mais, comme Nous avons entendu maintenant de la part d'Ibrahim, votre ambassadeur, que cela offense Sa Majesté, Nous avons immédiatement envoyé dire à qui se trouvait alors dans notre royaume qu'il doit, s'il veut notre grâce, rendre Chocim au prince de Moldavie, ou bien quitter notre royaume et ne plus y revenir, pour ne pas donner de causes de briser cette

www.dacoromanica.ro

alliance entre nous et le Sultan, que nous, après nos prédécesseurs, avons toujours volontiers gardée.

„Alors il (Laski) s'assagit et nous fit savoir par un envoyé qu'il obéirait à notre volonté et à notre ordre et qu'il voulait déjà rendre Chocim. En effet, nous tenons pour sûr que jusqu'à ce moment il a dû déjà le rendre au prince moldave".

Et le roi avait raison. Laski, soit par amour pour la patrie, soit redoutant les mauvaises conséquences de sa résistance, rendit Hotin à la Moldavie. Cet acte cependant ne pouvait pas calmer Lăpuşneanu, qui sentait que ses propres sujets conspiraient contre lui et craignait tout et tous. Il lui semblait toujours que Laski préparait une nouvelle expédition contre la Moldavie et qu'il voyageait pour ce but dans les pays de l'empereur allemand en vue d'y engager beaucoup d'aventuriers étrangers. Et de nouveau il se mit à se plaindre au Sultan, le suppliant d'intervenir et de le protéger. Aussi Achmed-Pacha, en répondant à l'ambassadeur du roi de Pologne, Georges Jazlowiecki, énumère toute une série de prétentions contre le roi de Pologne et contre Laski!

„Et le prince de Moldavie sait que le roi de Pologne peut imposer sa volonté à Laski, comme à son sujet; aussi il prie que le roi veuille bien le faire selon le devoir, car lui (Lăpuşneanu) garde toujours son serment et rien de mal n'arrive aux sujets du roi de Pologne à cause des Moldaves".

Ayant appris toutes ces intrigues, Sigismond Auguste s'adressa directement au prince de Moldavie par une lettre datée de Lublin, du mois de septembre 1564:

„Monsieur notre ami et voisin gracieux et cher,

Nous avons été très étonnés par les choses que nous avons trouvées dans votre lettre actuelle et dans la précédente, car cette affaire que vous discutez à cause d'elles, vous a été présentée d'une manière erronnée et probablement par des gens qui ne voient pas avec plaisir l'amitié et le bon voisinage qui existent entre nous et vous. Car, d'abord, de ce que vous dites, que Laski a été envoyé par nous dans une ambassade chez l'empereur d'Allemagne, nous ne savons rien et nous n'avons pas employé à cette époque Laski pour aucun service, ni ambassade. Mais, s'il est parti de notre pays chez l'empereur d'Allemagne sans nous en prévenir, il le fit probablement par son

www.dacoromanica.ro

devoir, car il possède dans le pays de l'empereur Kesmark et aussi d'autres grandes propriétés, où il habite. Quant à ce que vous dites que Laski, revenant de cette ambassade, aurait dit qu'il avait laissé en Moldavie beaucoup de gens et de trésors et que les Tatars viendraient dans notre pays avec votre aide et consentement, nous ne l'avons jamais entendu de la part de Laski. Et enfin Nous ne savons rien encore de son retour en Pologne. Du reste, c'est une chose improbable qu'il renouvelle des choses pareilles ou qu'il s'en plaigne, puisqu'il les a entreprises contre notre volonté et notre défense. Mais, même dans ce cas-là, si aussi bien lui qu'un autre voudrait quelque chose contre vous, nous le saurions à cause de notre bonne volonté et notre amitié pour vous".

Mais tout cela ne semblait pas tranquilliser trop les craintes du prince moldave. Aussi envoie-t il une nouvelle lettre, le 25 mai 1565, au roi de Pologne, le priant de punir les audacieux qui se proposent d'attent r à son État:

„Très Haute et Très Gracieuse Majesté, je fais savoir à Votre Majesté que nous avons entendu de la part des seigneurs habitant les confins du pays de Votre Majesté que Votre Majesté avait envoyé des lettres à tous les starostes et fonctionnaires, leur défendant de recevoir ou de garder chez eux et dans leurs châteaux aucun de mes ennemis. Si un de ces scélerats de chez nous se montrerait chez un de ces seigneurs, Votre Majesté a décidé que ce seigneur perdrait ses terres ou sa tête. Mais je le sais très bien, ô gracieux Roi, que seul le voévode de Podolie ne garde chez lui aucun des ennemis de mon État, mais les autres seigneurs tous les gardent et les nourrissent de leur pain et leur montrent de la bonne volonté. Et je ne sais pas pourquoi ils font ainsi, au lieu d'obéir à Votre Majesté, qui est mon ami, car j'ai conclu une paix éternelle avec Votre Majesté. Car nous avons des lettres d'alliance pour que Votre Majesté soit mon ami et ne soit pas mon ennemi. Je sais moi-même que Votre Majesté garde son serment d' in coeur sincère et constant et que pour notre bonne amitié Votre Majesté ordonna de couper les têtes de Tomşa, de Moţoc et de Spancioc et d'autres encore. Et je remercie de tout cela Votre Majesté, comme mon père Très Gracieux et mon bienfaiteur Très Grand. Votre Majesté m'a donné ainsi une grande consolation à cause de mes ennemis tués. Puis aussi vint ce scélérat Pasco

www.dacoromanica.ro

(probablement Pascu), de la maison de Piatowski, et voulut, avec l'aide de Piatowski, faire une révolte dans mes terres, mais messire Herburt, staroste de Bar, lorsqu'il entendit cela, en fidèle et véritable serviteur de Votre Majesté, n'a pas voulu manquer au serment de Votre Majesté, et saisit entre les terres de Votre Majesté et les miennes le coquin de Piatowski et le renvoya chez Votre Majesté. Et Votre Majesté le fit exécuter [1]. Et après lui il y eut un autre, nommé Szapir (?) [2], et celui-ci voulait aussi faire une guerre, mais Dieu ne l'a pas aidé. Et puis voiront mes autres scélérats qui se sauvèrent de la terre de Votre Majesté dans la terre allemande et là proclamèrent leur voévode un scélérat nommé Bogdan et avec des coquins qui se sauvèrent de l'armée allemande voulurent venir nous attaquer" [3].

On voit d'après cela que l'exemple de Jacques Héraclide ne fut pas perdu et que les sujets d'Alexandre Lăpuşneanu ne voulaient pas se résigner à supporter tranquillement leur maître. D'autre part, le prince moldave, habitué à disposer de la vie et des biens de ses sujets en maître absolu, ne put pas comprendre parfois que le roi de Pologne ne jouit pas du pouvoir pareil et ses sujets sont très libres dans leurs actes.

Albert Laski ne cessera jamais de rêver de la Moldavie et de la possibilité de devenir son prince. Il questionnera encore les „mages" et sa destinée pour savoir s'il reviendra jamais dans ce pays. Mais, bientôt après l'expédition en Moldavie, il sera absorbé par d'autres préoccupations. Il perdra sa première femme, Catherine Seredy, et épousera la plus riche princesse de Po-

[1] Dans les *Mémoires sur l'ancienne Pologne,* édités par Malinowski (Wilno, 1847, t. II, p. 105), nous trouvons dans la lettre du nonce Commendone au cardinal Borromeo, à la date du 16 mars 1565, le passage suivant: „On a encore saisi un nouveau prince moldave et avec lui un gentilhomme, Piatowski. Hier on a décapité ce Valaque. Il avait vingt-six ans. Il s'appelait Paul Pasku". Malinowski ajouté: „Nos historiens ne disent rien de cet incident. Même le nom de l'usurpateur, Paul Pasko, n'est mentionné nulle part, ni chez les historiens, polonais, ni chez les Hongrois, ni chez les Roumains". Mais Kraushar remarque: „La lettre de Lăpuşneanu, citée plus haut, qui se trouve dans le „manuscrit" de la *Biblioteka Grovna,* sur la page 132, supprime ces doutes". Elle est citée pour la première fois par Kraushar.

[2] Şerpega, nom de famille de la mère du prince de Moldavie Jean-le-Terrible? *(N. I.)*

[3] Les lettres citées plus haut proviennent du même manuscrit.

www.dacoromanica.ro

logne, Beata Ostrogska, née Koscielecka, fille naturelle du roi Sigismond I-er et de Catherine Telniczanka, plus tard mariée par ce roi avec Koscielecki. Cette Beata, qui fut élevée avec les filles du roi par la reine Bona Sforza, seconde épouse du roi Sigismond, si brillamment qu'un des chroniqueurs la jugeait digne d'épouser un roi, était célèbre par sa beauté et par son intelligence, mais aussi par son caractère indomptable. Elle perdit son mari, peu de temps après le mariage, et mena une vie très indépendante, gérant elle-même son immense fortune. Elle se brouilla avec le roi Sigismond-Auguste et avec la famille de son mari à cause du mariage de son unique fille, Halszka, et décida de se remarier pour priver sa fille d'une partie de sa dot. Elle épousa donc Albert Laski, qui avait presque vingt ans de moins qu'elle. Au commencement, tout alla fort bien. Beata s'amusait beaucoup au château de Kesmark, qui était, comme on le sait, toujours plein de chevaliers, de savants et de poètes. Mais Laski avait des embarras financiers et exigea que sa femme lui cède ses terres et ensuite ses richesses en argent et en bijoux. Cela n'était pas du goût de la princesse Beata, habituée à faire uniquement sa volonté. Il y eut des explications orageuses entre les époux et finalement Laski emprisonna sa femme au château de Kesmark, où la malheureuse Beata expia certainement tous les péchés de sa vie. Ce n'est que quelques mois avant sa mort qu'elle en fut délivrée, mais ne put plus en profiter.

Après la mort du roi Sigismond-Auguste Laski devint un partisan ardent des Habsbourg et s'opposa de toutes ses forces à la proclamation d'Étienne Bathory, prince de Transylvanie, comme roi de Pologne. Cependant, après la mort du viel empereur Maximilien d'Autriche, Laski se fit pardonner par Báthory, et refusa les propositions moscovites de trahir son prince. Depuis ce moment il s'assagira et deviendra un bon citoyen de son pays et un serviteur loyal de ses rois. Même le célèbre Hetman Jean Zamoyski appréciera avec le temps la loyauté de Laski et fera de lui son ami.

Il faut ajouter ici que cette conversion morale et politique de Laski concorde avec sa conversion au catholicisme, conversion volontaire et très sincère. Laski deviendra un catholique convaincu et un ami du grand cardinal Hosius, savant et écrivain. Les protestants polonais ne se consoleront jamais de cette perte.

www.dacoromanica.ro

Après la mort de la princesse Beata Laski épousa une jeune aristocrate française, dont il eut deux fils, Jean et Jerôme. Ce dernier se fit connaître par sa bravoure — c'était aussi le fils préféré de son père —; il fit ses premières armes avec Zamoyski. La famille de Laski s'est éteinte avec les deux fils de Laski. Albert Laski, lui-même, mourut en 1605, dans la même année que le Grand Hetman Zamoyski. M. Kraushar donne dans son beau livre la plus fidèle image de cette figure si typique et si curieuse du XVI-me siècle polonais. **Marie Kasterska Sergescu.**

—

Le voyage de Cochelet dans les principautés roumaines (1834-5)[1]

On a des itinéraires de tous les pays d'Europe, mais celui de la Valachie et de la Moldavie est encore peu connu. C'est le motif qui nous a engagé à mettre dans le Bulletin de la Société de Géographie, que nous sommes chargé de rédiger, l'extrait de notre journal de voyage dans les Principautés du Danube, qui contient quelques observations sur l'aspect du pays. Nous y avons aussi intercalé des réflexions sur le commerce que la France peut y faire, afin de répondre à la pensée si juste de l'honorable président de la Société de Géographie, M. Cunin Gridaine, ministre de l'Agriculture et du Commerce, dans son discours de fin d'année, où il est dit „que la géographie était appelée à concourir, dans sa sphère, au progrès de la civilisation en nous révélant l'étendue et les ressources de ce domaine terrestre que l'homme a pour destinée de féconder et d'embellir, et qu'elle favorise en même temps les progrès de la nation en perfectionnant, en éclairant par ses observations l'agriculture et le commerce, désormais les gages les plus assurés de la grandeur et de la moralité des peuples".

Après un voyage long et pénible, dans la rigueur de l'hiver, à travers l'Allemagne, la Hongrie et la Transylvanie, je partis d'Hermannstadt, le 11 décembre 1834, avec six chevaux de louage, qui me conduisirent jusqu'à la frontière valaque. Pendant une

[1] Extrait du *Bulletin de la Société de géographie*, première section: Mémoires, extraits, analyses et rapports, pp. 249-274; Paris, avril 1843. — Nous reproduisons, d'après la copie de M. Alexandre Rally, cette intéressante description de voyage. *(N. I.)*

www.dacoromanica.ro

station et demie, je voyageai sur une belle route unie, jusqu'au dernier village des anciennes colonies saxonnes, après lequel on commence à gravir les monts Carpathes. Je m'arrêtai à la Tour Rouge pour faire viser mon passeport par le commandant autrichien, qui habite une jolie maison située pittoresquement sur la hauteur au-dessus du village. J'arrivai à midi à la quarantaine. Le directeur fit aussitôt conduire ma voiture jusqu'à la grille de bois qui sépare la Transylvanie de la Valachie. On dételа mes chevaux, et on poussa ma voiture de l'autre côté de la grille, où elle fut aussitôt saisie par plus de cinquante vigoureux Valaques, soldats, paysans, postillons, qui avaient été envoyés par l'autorité, prévenue de mon arrivée, et qui voulaient tous mettre la main à l'oeuvre pour faire preuve de zèle, et afin d'obtenir une récompense. Aussitôt que les petits chevaux valaques furent attelés, nous gravîmes à travers la montagne un chemin rude, escarpé et bordé de précipices, sur lequel on avait placé des garde-fous dans les endroits les plus périlleux ce qui paraissait bien nécessaire en voyant l'inscription indiquant le lieu où la voiture d'un général russe a roulé dans l'abîme. Ce ne fut qu'à trois heures que j'arrivai avec toute mon escorte à la première poste nommée Kineni. Je trouvai là un jeune officier valaque, élégant, parlant bien français, et portant un uniforme dont la coupe avait beaucoup de ressemblance avec la petite tenue des officiers russes. Il visa mon passeport et me combla de prévenances. Le directeur de la poste m'offrit à dîner, et fit mon décompte des stations jusqu'à Bucarest. Je lui remis douze ducats pour douze chevaux ; mais comme ceux-ci ne se trouvaient pas à l'écurie et dans les environs, on attela vingt boeufs par forme de compensation. Ce fut avec ce pesant attelage que je fis, au milieu des montagnes et par des chemins très difficiles, trois stations, depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain, 12 décembre, à une heure de l'après-midi, où j'arrivai au monastère d'Argisch.

Je fus reçu dans ce couvent avec de grands honneurs. Du plus loin qu'on avait aperçu ma voiture et mon escorte, on avait mis toutes les cloches en branle. Je croyais que j'allais assister à une de ces grandes cérémonies religieuses de l'Église grecque qui se renouvellent si souvent, mais je fus bientôt détrompé. Lorsque mes vingt boeufs entrèrent à pas comptés dans la

www.dacoromanica.ro

vaste cour du couvent, je trouvai tous les religieux rangés à la porte de leur église, qui m'attendaient ; l'évêque était à Bucarest, ce que je regrettai beaucoup, parce qu'il m'avait été signalé comme le prélat le plus distingué de l'Église grecque dans les principautés du Danube ; mais un archimandrite qui parlait le français m'invita à assister à la courte prière qui allait être faite à mon intention. Je rendis grâces au ciel de m'avoir fait arriver sain et sauf au coeur de l'hiver dans un pays si éloigné et où on me faisait un si bon accueil ; l'Archimandrite m'installa dans les appartements de Monseigneur. On m'apporta d'abord des confitures et un verre d'eau fraîche, selon l'usage du pays. L'économe me servit ensuite lui-même un bon dîner composé de riz, d'une volaille bouillie, et surtout d'excellentes truites qu'on pêche dans les environs. Le repas étant terminé, je fis mes ablutions dans un bassin en cuivre très artistement travaillé, et j'allai visiter le monastère, fondé depuis trois siècles par un prince de la Valachie, dont on voit le tombeau et le portrait dans l'église, ainsi que ceux de ses enfants et de son gendre.

A deux heures, je montai dans ma voiture, qui était cette fois attelée de douze chevaux, aussi bons qu'on peut les avoir en Valachie. Les religieux me comblèrent de soins et de bénédictions. Au moment où je partis, les cloches du couvent sonnèrent de nouveau à toute volée. Je fis observer au chef de mon escorte, qui était le frère de l'ispravnik ou préfet de Pitesty, que ces hommes me paraissaient très exagérés, mais il me répondit fort obligeamment qu'on ne saurait trop faire pour l'agent de la France.

Les ennuis et les longueurs du voyage recommencèrent à cause de la difficulté des chemins et de la lourdeur de ma voiture. Ce n'est qu'à sept heures du soir que nous arrivâmes à Maintschesty [1], où nous primes du thé dans une pauvre cabane, et nous ne fûmes à Pitesty qu'à deux heures du matin. En descendant de voiture, je fus reçu à la portière par un homme de bonne mine, portant l'uniforme, le chapeau et l'épée comme ceux de nos sous-préfets, à l'exception de la broderie, qui, au lieu d'être une guirlande de chêne, était en olivier, comme celle des consuls de France, et en argent. Ce personnage était l'ispravnik ou préfet de Pitesty. Il m'installa dans son salon, où je

[1] Măniceşii.

www.dacoromanica.ro

trouvai un magnifique souper parfaitement servi, et pour moi seul; car, malgré mes plus vives instances, le préfet ne voulut pas s'asseoir. Sa fille, qui parlait assez bien le français, me servit d'interprète pour remercier son père de son obligeante réception.

Je partis le lendemain à neuf heures. L'ispravnik était encore en uniforme. Il m'accompagna avec cinq hommes d'escorte jusqu'à la frontière de son district. J'arrivai à midi à la station de Kintichinik, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que j'entrai à Bucarest.

Le pays que je venais de parcourir en Valachie au milieu de l'hiver était triste. Les masures que l'on apercevait à de rares intervalles étaient dans l'état le plus misérable et n'étaient souvent éclairées que par des lucarnes bouchées avec du papier huilé. Les hommes, couverts d'un feutre brun fabriqué dans le pays, étaient agiles, bien constitués ; ils avaient presque tous leurs poitrines nues, malgré la rigueur de la saison. Les femmes et les enfants ne se montraient que rarement. Le silence de la nature était seul interrompu par les cris des paysans valaques qui faisaient l'office de postillons ou souroudjous.

Un spectacle bien différent m'attendait en entrant à Bucarest. C'etait un dimanche, et l'heure de la promenade. Il y avait une grande affluence de calèches viennoises, parcourant dans tous les sens des rues très sales ; les voitures étaient remplies de jeunes et jolies femmes, mises avec la dernière élégance, et d'après la mode parisienne, à laquelle, dans tous les pays du monde, les classes élevées de la société paient un large tribut. Ces dames étaient accompagnées d'une foule de jeunes Valaques, aussi avec le costume fashionable européen. On aurait pu se croire dans une grande capitale de l'Europe, si le contraste de luxe et de la misère n'avait été trop choquant.

Après avoir parcouru quelques rues boueuses, mal pavées dans quelques endroits, plus mal planchéiées dans d'autres, où de forts rondins de bois mis en travers faisaient faire des soubresauts effroyables à ma voiture, j'arrivai à la maison consulaire de France.

M. Alfred Mimaut, consul à Jassy, qui gérait la poste, m'y attendait, et m'y installa avec la plus grande obligeance. Un excellent dîner était préparé et fut servi à l'instant. Je me trouvai

www.dacoromanica.ro

aussitôt entouré des doyens de cette famille française expatriée, qui était près de cent personnes, et dont j'allais devenir le protecteur. Elle se composait principalement de jeunes gens instruits, qui exerçaient la profession de gouverneurs des enfants des grands boyards, et de demoiselles, la plupart fort distinguées, qui étaient chargées dans les mêmes maisons de l'éducation des jeunes filles.

Dans toutes les résidences de l'Empire ottoman, l'arrivée d'un consul, surtout lorsqu'il est l'agent d'une des grandes Puissauces de l'Europe, est en quelque sorte un événement pour la ville qu'il va habiter. On lui fait des prévenances, on lui rend des honneurs inconnus dans les autres pays de l'Europe et du Nouveau-Monde ; mais c'est surtout à Bucarest que l'urbanité valaque se montre dans tout ce qu'elle a de plus aimable et d'hospitalier. Après avoir fait une visite officielle à l'hospodar Alexandre Ghika, prince régnant de la Valachie, je rentrai à la maison consulaire, où je reçus immédiatement celle de tous les ministres et de plus de deux cents personnes, grand ban grand dvornik, grand logothète, grand spathar, grand postelnik, grand vestiar, grand camarache, qui sont les nobles de première classe ; grand klutzer, pacharnik et comisse, seconds vestiar, postelnick, sodar [1], midelnitzer, sludjer ou nobles de troisième classe.

A l'exception de quelques grands boyards, qui portaient encore avec beaucoup de dignité l'ancien et imposant costume valaque, tous ces personnages, qui étaient presque tous membres du divan suprême civil et criminel, ainsi que des tribunaux de première instance, avaient des uniformes chamarrés d'or et d'argent, taillés sur la coupe des nôtres; mais ce qui m'étonna au dernier point, ce fut de les entendre s'exprimer en bon français et parler de la France comme s'ils y avaient tous été. Je me félicitai d'être le représentant de mon pays chez un peuple où j'aurais de si fréquentes occasions de m'entretenir dans la langue de mon pays de tout ce qui fait battre le coeur quand on est loin de sa patrie. Pendant un séjour de trois années à Bucarest, j'éprouvai à cet égard les plus douces jouissances. Je me rappellerai toujours cette mission, qui m'a laissé les souvenirs les plus agréables et de vrais amis.

[1] Tchodar ?

www.dacoromanica.ro

Moins d'un an après mon arrivée à Bucarest, je me rendis à Jassy pour faire ma visite au prince régnant de la Moldavie, près duquel j'étais aussi accrédité ; mais, afin d'utiliser mon voyage dans l'intérêt du commerce de la France, et après m'être assuré que celui-ci pouvait s'ouvrir des débouchés avantageux dans les principautés par la voie de mer, je résolus d'aller à Ibraïl et Galatz, ports de la Valachie et de la Moldavie sur le Danube.

Je partis de Bucarest le 13 septembre 1835, à huit heures du matin, me dirigeant sur Ibraïl par Kalarache. Cette fois, j'avais une voiture forte et légère, capable de résister à la vitesse avec laquelle on voyage. Un ancien et fidèle janissaire du consulat, l'Albanais Yani, m'accompagnait. Il était sur le siège, armé de son long et beau fusil à incrustations, qu'il tenait debout entre ses jambes, toujours prêt à s'en servir ; il avait dans sa large ceinture ses deux pistolets et son yatagan. Je pouvais me reposer de tout sur lui. Jamais aucun serviteur européen n'a veillé avec plus de sollicitude sur son maître que cet homme de l'Albanie, zélé, dévoué et courageux, veillait sur moi. Après avoir parcouru rapidement les étapes de Tingai [1], Doumon Scoust [2], Obilesti, Barajani, Kovvdelea [3], qui n'offrent rien d'intéressant, j'arrivai à Kalarache à quatre heures du soir.

Kalarache est la résidence d'un ispravnik, ou préfet. C'état une bourgade composée d'une seule rue, et appartenant à un monastère. Elle n'avait alors de l'importance que par sa situation en face de Silistrie, forteresse turque qui était encore occupée par deux bataillons russes, de l'artillerie et 200 Cosaques. Cette occupation touchait à son terme.

J'avais prié le prince régnant de m'éviter sur ma route l'ennui des réceptions officielles ; mais je ne pus pas me dérober à l'hospitalité bienveillante des Valaques, qui saisissent toutes les occasions de bien recevoir les étrangers, et surtout un consul. L'ispravnik me logea chez un des deux fermiers de Kalarache, qui me donna pour la nuit une petite chambre très propre, où je couchai sur un bon divan, après avoir fait un excellent souper.

Il y a à Kalarache un établissement de quarantaine bien tenu,

[1] Tânganu.
[2] Drumul scurt ?
[3] ?

www.dacoromanica.ro

qui était susceptible d'agrandissement. 150 hommes de la milice valaque, ayant très bonne mine et bien exercés, étaient casernés chez l'habitant, qui se plaignait parce qu'il n'avait que deux chambres pour lui et sa famille. L'ispravnic, qui savait que j'étais un ancien préfet, me fit ses condoléances à cet égard; il me parla d'un hôpital pour la milice et de divers autres projets, comme on cause d'administration avec un ancien collègue, et afin de l'intéresser auprès de l'hospodar en faveur de son chef-lieu, ce que je lui promis. Je remarquai quelques constructions nouvelles. On commençait à se servir de briques pour recouvrir les maisons: on s'apercevait enfin d'un mouvement ascendant.

Le lendemain, à six heures du matin, j'étais en voiture. Dix chevaux harnachés avec des cordes étaient attelés. Deux souroudjous ou postillons se tenaient près d'eux, le bonnet à la main, et attendaient respectueusement l'ordre du départ. Quand Yani l'eut donné, ils firent le signe de croix, sautèrent lestement sur les montures, sans étriers et sans selles, et partirent comme le vent, en animant leurs chevaux de la voix et du geste. C'est ainsi que j'arrivai rapidement aux étapes de Slota, Sloloria [1], Sinen, Bartesti, Roma, Frumossika [2] jusqu'à Ibraïl.

Rien de remarquable ne s'était offert sur ma route. J'avais traversé de vastes plaines qui paraissaient d'une grande fertilité et qui étaient couvertes de fleurs des champs, mais où il n'y avait d'autres habitations que les maisons de poste, si on peut donner ce nom à quelques misérables cabanes qui se transforment quelquefois en véritables huttes presque au niveau de la terre, comme celles situées au milieu d'une plaine immense à perte de vue, avant d'arriver à Ibraïl, et qu'on décore du nom de maisons de poste. J'avais quitté le Danube à Kalarache et aperçu sur ma route la chaîne des Balkans. Entre Sloloria et Sinen, on traverse une petite rivière. Il y avait là une quantité innombrable d'alouettes, qui faisaient retentir l'air de leurs chants. Partout ailleurs le silence de la nature ne fut interrompu que par les cris des souroudjous. Je rencontrai ça et là quelques troupes de Cigains, connus en Europe sous le nom de Bohémiens, restes de ces peuplades venues de l'Asie ou de l'Égypte il y a quelques

[1] Slobozia.
[2] Frumuşica.

www.dacoromanica.ro

siècles, vivant en Valachie et en Moldavie dans l'état nomade le plus misérable ou dans l'esclavage, se fixant sous les tentes, parcourant les villes et les villages pour apporter du charbon ou faire toute espèce d'ouvrages en bois ou en fer. C'était un spectacle à la fois hideux et repoussant que celui de la rencontre de ces groupes inoffensifs d'hommes, de femmes et d'enfants au teint brun, aux yeux ardents, et quelquefois fiers, aux membres décharnés, couverts de guenilles. Les enfants couraient comme des troupes de singes autour de ma voiture pour demander des paras, la plus petite monnaie du pays, et fuyaient après les avoir ramassés, tant l'aspect du janissaire les épouvantait. Il faut espérer que la philanthropie européenne, qui poursuit l'oeuvre de l'abolition de l'esclavage des noirs, songera un jour à l'esclavage des Cigains, dont le nombre dans les deux Principautés de Valachie et de Moldavie dépasse le chiffre de 250.000.

Il était quatre heures du soir lorsque j'arrivai à Ibraïl ou Ibrailow.

Un employé et deux Albanais m'attendaient à l'entrée de la ville, et me conduisirent au logement qui m'avait été préparé chez M. Paraskeva, qui afferme la ville et le territoire, moyennant une redevance fixe, qu'il paye au gouvernement.

Le maître de police m'attendait aussi pour prendre mes ordres. Il fut bientôt rejoint par M. Slatiniano, ispravnik de la ville, qui s'excusa de ne pouvoir me loger chez lui. J'avais connu M. Slatiniano à Bucarest. Il était le neveu du grand wornik Georges Philipesco, avec lequel j'étais intimement lié, et qui était alors le boyard le plus majestueux, le plus hospitalier et le plus populaire de la Valachie.

C'était une bonne fortune pour moi que de trouver dans un port sur le Danube, à trois journées seulement de la Mer Noire, un fonctionnaire public comme M. Slatiniano.

Il était impossible d'être plus Européen, civilisé et plus affable. Il était animé des meilleures intentions pour la prospérité de la ville qu'il administrait, et le commerce en général.

Le lendemain, M. Slatiniano m'accompagna partout, me donna des renseignements sur tout, et me fit part des projets d'agrandissement et d'embellissement qui avaient été adoptés pour le port de la Valachie sur le Danube. Ibraïl, dont la population

www.dacoromanica.ro

n'était en 1830 que de cent âmes, comptait alors 6.000 habitants et pouvait encore recevoir un grand accroissement. On devait au printemps faire une place carrée, nommée Saint-Archange-Michel, au milieu de laquelle serait l'église, et qu'on entourerait de maisons bâties sur un plan uniforme, ayant des boutiques et des galeries couvertes. Les rues Kisseleff, de Silistrie et de Jassi devaient aboutir à cette place. Une ancienne mosquée, appartenant à M. Slatiniano, devait être transformée en magasin, avec la Bourse au dessus. Le bâtiment de la quarantaine, qui était en bois, devait être bâti en briques.

Le port d'Ibraïl a dix à douze pieds d'eau à l'ancrage, et quinze vers le milieu. Il y a eu des époques où on y comptait 90 bâtiments. On percevait un droit d'ancrage de douze piastres, ou près de cinq francs au profit de la ville, par navire. Quand le quai qui était projeté serait achevé, on devait supprimer le droit d'ancrage et le remplacer par celui de tonnage. Il y avait alors huit bâtiments anglais en quarantaine, qui étaient venus faire des chargements de bois et de blés. Aucun bâtiment français ne s'était montré depuis longtemps. Je suis monté sur un petit navire de cent tonneaux, construit en Valachie. Il avait déjà fait voir dans la Méditerranée le pavillon national que les principautés sont autorisées à arborer, et il avait été bien accueilli. Il montrait fièrement sur sa flamme le nom de son propriétaire, le boyard Villara.

En 1833, il était entré à Ibraïl 384 bâtiments, d'un tonnage de 45.000 tonneaux et ayant 4.600 hommes d'équipage. Il n'y en avait eu aucun sous pavillon français, et cependant nous pourrions faire un grand commerce par Marseille, et à des prix modérés, des mêmes produits que nous tirons d'Odessa. La Valachie, qui est un des plus fertiles pays de l'Europe, abonde en toutes espèces de grains, mais particulièrement en blé de Turquie, en froment, en millet et en orge. La Valachie, qui est très riche en excellents pâturages, possède et nourrit plus de cinq millions de têtes de moutons, sans compter les immenses troupeaux qui descendent chaque année des montagnes de la Transylvanie. Les meilleures races se trouvent dans les districts d'Ialomitza, Ilfov, Teolaman[1] et de la Petite Valachie. Quoique la qualité de ces laines ne soit que la seconde, on l'achète à des prix tellement

[1] Teleorman.

www.dacoromanica.ro

inférieurs qu'il y a de grands bénéfices à faire. Le chanvre croît en abondance ; il est d'une excellente qualité ; on l'aurait à des prix très modiques. On expédie de fortes parties de graines de lin à Trieste et à Londres. Des graines propres à la teinture croissent abondament dans les champs de la Valachie. Une énorme quantité de peaux de lièvres s'expédie principalement à Trieste par mer, et à Vienne par terre. La qualité des suifs est excellente. Il s'en expédie beaucoup à Constantinople et en Angleterre. Les montagnes qui séparent la grande et la petite Valachie de la Transylvanie sont couvertes de superbes forêts, qui renferment une immense quantité de bois de construction de première qualité, et propres à la marine [1]. Elles recèlent des mines de charbon de terre, de soufre, de vif-argent, de cuivre et de fer. Les salines présentaient un revenu de 3.412.252 piastres, qui tendait à s'accroître. Enfin, la Valachie produit de la soie, du miel, de la cire, du sel gemme. Elle nous offre donc tous les éléments d'un vaste commerce d'exportation, qui offrirait de grands bénéfices. On l'évaluait alors de 12 à 13 millions de piastres turques [2]. Celui d'importation offrirait à peu près la même balance. La France participe peu directement à ce commerce, qui se fait par des négociants, connus sous le nom de Lepsikains, qui tirent à grands frais de Leipsick et vendent aux Valaques à de hauts prix des cargaisons de toiles, de soieries, de cotonnades et de draps, qui seraient de meilleure qualité et moins chères en venant directement par mer de la France. Ses objets de goût et de mode, ses parfumeries, sa bijouterie fine, ses gants, ses souliers en soie et en peau pour femmes, ses bas de soie et de coton, ses livres, son papier et quelques parties de draps de première qualité sont particulièrement recherchés en Valachie.

Il y a à Bucarest quelques magasins français, où l'on trouve des assortiments de ces marchandises.

---

[1] Un boyard distingué, le grand logothète Stirbey, qui donne dans son pays l'impulsion à tout ce qui est utile, avait déjà fait quelques envois pour son compte à Marseille, sur un bâtiment qu'il avait fait construire avec les bois de ses forêts.

[2] Depuis qu'Ibraïl a été déclarée, en 1836, un port d'entrepôt, sa navigation a pris une certaine extension. En 1839, il y est entré 449 bâtiments et pas un seul sous pavillon français.

www.dacoromanica.ro

D'après les renseignements que je pris à Ibraïl, j'acquis la certitude que le commerce d'exportation et d'importation de la France avec la Valachie était encore à créer, et que notre navigation y était nulle.

J'allai voir près d'Ibraïl un petit monument surmonté d'une croix sur un croissant avec la couronne et les aigles russes, bâti par M. de Blaremberg, officier du génie, beau-frère du prince régnant, pour perpétuer le souvenir de la prise d'Ibraïl en juin 1828 et pour rappeler qu'un boulet était tombé dans cet endroit, près de l'empereur de Russie, le grand-duc Michel commandant en personne. On y a fait aussi mention du traité signé à Andrinople le 2 septembre 1829, en vertu duquel la forteresse d'Ibraïl a été rasée, et ne pourra jamais être reconstruite. Il n'en reste plus aucun vestige. Le cimetière qui est vis-à-vis, et qui contient les ossements de plus de dix mille Turcs et Russes tués, les uns en se défendant, les autres en faisant sauter la mine et en montant à l'assaut, rappelle ce beau fait d'armes.

Je partis d'Ibraïl le 16 à quatre heures du soir pour aller coucher à Galatz, port de la Moldavie sur le Danube, qui est éloigné seulement de deux lieues. L'obligeant M. Slatiniano voulut m'accompagner jusqu'au Seret, petit fleuve assez rapide qui sépare les deux principautés. Je trouvai sur la rive valaque l'agent consulaire de France à Galatz, M. Sacchetti, qui, prévenu de mon arrivée, m'attendait en uniforme. Je n'eus pas assez d'expressions pour remercier le préfet d'Ibraïl de son excellent accueil, et je fis des voeux pour la prospérité future de la ville dont il était le créateur, comme le duc de Richelieu l'avait été d'un port voisin.

On passe le Seret sur un bac. En entrant en Moldavie, le terrain est accidenté, la végétation est plus vigoureuse. Le paysage est moins monotone qu'en Valachie; on aperçoit Galatz à une assez grande distance. M. Sacchetti voulut absolument me conduire chez lui et me présenter à sa charmante famille. Madame Sacchetti était une jeune et jolie femme de Salonique, qui me fit les honneurs de sa maison avec une grâce et une amabilité parfaites. Le lendemain, après avoir reçu le parkalab ou ispravnik, le président du tribunal de commerce et les vice-consuls d'Angleterre et de Grèce, je me rendis sur le port, et je parcourus la ville, afin de me rendre compte du mouvement de la navi-

www.dacoromanica.ro

gation et du commerce. La parfaite connaissance que M. Sacchetti avait de leurs intérêts rendit ma tâche facile.

Le mouvement de la population était beaucoup plus considérable à Galatz qu'à Ibraïl. On y comptait alors 18.000 âmes. Une foule de marins génois, grecs et ioniens remplissait la rue commerciale, où l'on marchait sur des poutres. La plupart des maisons étaient en bois, couvertes avec des planches. Il y en avait plusieurs près du port construites en briques, avec des magasins voûtés. La quarantaine sur le quai était dans l'état le plus misérable. On avait le projet d'en construire une sur une vaste échelle, ainsi qu'une caserne pour délivrer les habitants des logements militaires. On avait beaucoup de peine à trouver des maisons convenables. Celle du parkalab, M. Cousa, et de M. Xeno, vice-consul de Grèce, sont dans une charmante situation. Le vice-consul d'Angleterre venait d'en bâtir une.

Le mouvement du port de Galatz avait été en 1833 de 236 bâtiments jaugeant 28.060 tonnes, avec 3.140 hommes d'équipage. Comme à Ibraïl, aucun bâtiment français ne s'était encore présenté. Quoique la navigation eût été à l'avantage de ce dernier port en 1833, le mouvement commercial qui se faisait remarquer dans celui de Galatz semblait un indice de la préeminence qui lui était réservée [1]. On tire d'ailleurs de la Moldavie les mêmes produits que de la Valachie. Les blés durs y sont cependant d'une qualité supérieure. La Moldavie approvisionne la marine turque d'une grande partie des bois qui lui sont nécessaires, et même de ses mâts. Ceux-ci sont certainement inférieurs à ceux de la Volhinie et de la Podolie ; mais ces provinces en ont tant fourni qu'elle sont en quelque sorte épuisées, et la Russie le sentait si bien qu'elle avait chargé un officier du génie d'examiner les ressources des principautés en bois de mâture. Le commerce des huiles, des suifs et des cires de la Moldavie est aussi l'objet d'un grand débouché par le port de Galatz. Il y a même une cire verte dont il se fait un débit assez considérable. Le sel

[1] En 1837 il est entré dans le port de Galatz 528 navires ; il n'y en a eu, en 1838, que 400 ; mais le revenu de la douane, dont le chiffre n'était en 1834 que de 14.000 ducats, s'était élevé, en 1838, à plus du double, quoique les droits d'importation et d'exportation fussent restés les mêmes. La ville de Galatz, érigée en place d'entrepôt et port franc, a été l'objet de diverses améliorations propres à la sécurité des commerçants.

www.dacoromanica.ro

gemme est également un des produits de la Moldavie. Là encore, comme à Ibraïl, notre commerce était entièrement nul. A l'exception de notre agent consulaire, qui était négociant, aucune maison française n'était établie à Galatz, dont le commerce est surtout livré aux Grecs. Là peut-être plus encore qu'à Ibraïl, il y a cependant des relations avantageuses par mer à ouvrir pour notre commerce d'importation et d'exportation. Pourquoi Marseille n'y prend-elle aucune part, lorsque le pavillon sarde venant de Gênes est celui qui se montre le plus dans les deux ports des principautés ?

Je partis de Galatz le 15, à six heures du matin. Je changeai de chevaux à Piner, Fontani, Forchessi [1], et je m'arrêtai à midi pour dîner à Tekutche. J'avais remarqué le changement du paysage depuis que j'étais entré en Moldavie. Pendant toute la première poste, on voyage au milieu de petites collines, puis après on trouve de beaux pâturages avec de nombreux troupeaux. Les villages sont mieux bâtis. Entre la seconde et la troisième poste, on côtoie le Seret, près duquel la dernière est située. Il y a devant celle de Tekutche un petit bois, au pied de quelques collines. La poste de Berkethe [2], qui vient ensuite, est située dans un bourg où l'on voit, surtout en sortant, quelques maisons de boyards moldaves proprement tenues. Ceux-ci s'occupent davantage de leurs propriétés où ils habitent, tandis que les boyards valaques en abandonnent la gestion à leurs régisseurs, qui les trompent. Je changeai de chevaux à Paraskiva [3], et je couchai à Berlade dans une jolie maison appartenant au starost d'Autriche. Je partis le lendemain à six heures du matin. Je traversai rapidement les relais de Stripptura, petite ville située sur une colline où il y a des maisons de boyards d'assez bonne apparence, et dont les environs sont bien cultivés. Les postes de Toleshna, Vucheslé, Stivitcia et Bordé qui viennent ensuite sont situés entre deux chaînes de collines. A Bordé, on aperçoit Yassy, qui se présente également sur une hauteur, et on y arrive par une route escarpée. J'y entrai à quatre heures du soir, le 20 septembre, après avoir fait, depuis Bucarest, 30 postes d'Allemagne ou 120 lieues de France.

[1] Furceni.
[2] Berheciu.
[3] Pereschiv.

www.dacoromanica.ro

Je descendis à la maison consulaire, qui appartenait à la France et où le gérant du consulat, M. Banc Duclos, m'avait préparé un logement. Après avoir fait une visite au prince Stourdza, hospodar de la Moldavie, et reçu immédiatement en son nom celle de son postelnic, ou secrétaire d'État des Affaires Étrangères, le prince Soutzo [1], je vis les principaux boyards, comme à Bucarest. En faisant avec eux un échange de politesses, je parcourus la ville et ses environs dans tous les sens. Je reconnus que, sous le rapport du confortable et des alentours, le séjour d'Yassy était préférable à celui de Bucarest. La promenade de Copou, rendez-vous journalier de la bonne compagnie, qui s'y rend dans de beaux équipages, l'emporte de beaucoup sur celle de Christoski [2]. Il y a quelques quartiers de ville très propres et ornés de magnifiques hôtels appartenant à de grands boyards. La ville haute surtout présente de loin un joli coup d'oeil, à cause de ses églises et d'un grand nombre de belles maisons nouvellement construites, dont la transparence blanche se dessine sur le fond des collines.

Parmi ces beaux hôtels, on remarque principalement celui de M. Rosnovano, président du Divan princier, qui l'a fait bâtir à une époque où il avait toutes les chances de devenir prince régnant; celui de M. Constantin Paxan [3], beau-père du secrétaire d'État des Affaires Étrangères, et celui aussi du prince Calimechi [4].

En face du consulat, qui était sur le point de s'écrouler, faute de subsides pour le réparer, on voit le superbe hôtel de M. Aleco Ghika, ministre de l'Intérieur, qui nous faisait rougir de l'état de délabrement dans lequel était la modeste maison de la France.

A peu de distance de cette demeure, on voyait les ruines de l'ancien palais des hospodars, qui a été brûlé lorsque l'ancien prince Stourdza régnait [5]. Ces ruines, par leur aspect grandiose, donnaient une idée de ce qu'étaient dans les temps anciens la puissance et la représentation des hospodars, qui, pendant leur règne éphémère, vendaient les emplois, influençaient les juge-

[1] Nicolas.
[2] Herăstrău.
[3] Cantacuzène-Paşcanu.
[4] Callimachi.
[1] Ce palais a été rétabli et sert aux diverses administrations (*Note de l'auteur.*)

www.dacoromanica.ro

ments et cherchaient tous les moyens possibles de s'enrichir, pour se faire des partisans et surtout acheter des protecteurs à Constantinople.

J'allai à Sokola visiter la campagne du prince-régnant actuel. Je traversai un jardin à l'anglaise bien dessiné. Il y a des eaux vives. On construisait à mi-côte un château, qui devait être d'une très grande étendue.

De la hauteur on a une très belle vue; d'un côté, on aperçoit la ville et, de l'autre, on domine une vallée. En face, on voit le couvent de Sokola, qui est aujourd'hui un séminaire pour le jeune clergé grec, et de jolies maisons de campagne situées sur le penchant de la colline.

J'allai voir aussi le beau château de Stinka [1], appartenant à M. Nicolaki Rosnovano. C'est une demeure princière, dans une magnifique situation. Le domaine est très étendu et s'étend en Bessarabie. Je fis une visite au Pruth, qui est près de Stinka, et qui sépare la Moldavie du vaste Empire de Russie. Je fus étonné de voir une rivière avec autant de renommée si étroite, si basse, si peu encaissée, et qu'on passe sur un petit pont de bateaux. Comme j'avais mis le pied en Russie sur sa frontière du Nord, à Abo, en Finlande, sur celle de l'Est, à Macurief, près de l'Asie, je voulais aussi le poser sur celle du Midi; mais je ne pus pas aller plus loin qu'aux murs de la quarantaine sans courir le risque d'être assujetti par la police russe, par les douanes et par les employés de la santé à une foule de formalités.

Je me trouvai à Yassi lors de l'ouverture d'un petit théâtre français, où la bonne société se réunissait. La troupe française se disposait aussi à exploiter Bucarest pendant une partie de l'année.

La société de Yassi, quoique moins francisée que celle de Bucarest, parce que les Moldaves fréquentent moins nos collèges que les Valaques, se distingue comme celle-ci par son goût très prononcé pour nos modes. Notre librairie y trouvait un grand débouché. Les livres qui ont rapport à l'éducation de a jeunesse sont surtout recherchés. Il faut dire aussi que nos romans sont lus avec avidité.

Le prince-régnant, élevé par un Français, s'exprime parfaite-

[1] Stânca.

www.dacoromanica.ro

ment dans notre langue. La princesse, fille du prince de Samos, Vogoridès, est fort agréable. Le dîner auquel j'assistai fut parfaitement servi à l'européenne, et avec un grand luxe.

J'admirai la belle galerie de tableaux qui décore l'habitation du prince. Elle a été achetée, dit-on, à très bas prix d'un Juif qui l'avait apportée de la Pologne, à la suite de la dernière révolution qui a dépouillé tous les palais.

Il y avait à Yassi trois maisons d'institution française, dont deux pour les demoiselles et une pour les jeunes gens. Quoiqu'elles fussent parfaitement dirigées, elles avaient quelque peine à se soutenir dans un pays où les riches boyards préfèrent que leurs enfants soient élevés chez eux ou dans les Universités étrangères. J'avais fait la même remarque à Bucarest, où il y avait aussi deux maisons tenues par des dames françaises.

Tous ces essais d'éducation, infructueux souvent pour ceux qui le font, sont un hommage éclatant rendu à notre langue. C'est surtout à Bucarest, au collège de Saint-Sava, fréquenté par plus de 5.000 élèves, qu'elle exerce son pouvoir, car le programme des études fait mention, sur six classes, de cinq cours en français, suivis par presque tous les jeunes gens, indépendamment des enfants de boyards qui sont élevés à Paris ou dans leurs familles par des instituteurs français. Il n'y a aucune ville de l'Europe, même à Varsovie et à St-Pétersbourg, où la langue française, qui est partout celle de la bonne compagnie, soit d'un usage aussi général qu'à Bucarest.

Je pus me convaincre, avant de quitter Yassi, du désir de l'administration moldave d'entreprendre de grands travaux pour l'embellissement des villes, ainsi que pour rendre leurs communications plus faciles. Il était question de paver les rues de Yassi, de faire des chaussées aux environs, de construire des ponts en bois et en pierre. L'impulsion était déjà donnée. L'intérêt des boyards, membres de l'Assemblée générale, qui habitent la province, était un garant qu'ils appuieront de leur côté les projets qui doivent lier plus facilement entre elles et avec la capitale les villes des districts où ils résident.

Voulant revenir à Bucarest avant l'hiver, qui est très rigoureux et très long dans les principautés du Danube, je quittai Yassi le 7 octobre, me dirigeant par Fokchani. Je parcourus jusqu'à

www.dacoromanica.ro

Tekutche [1] les douze postes que j'avais faites en venant de Galatz. Après avoir changé de chevaux à Fourcheni, j'arrivai à Fokchani, où étaient encore l'état-major et les hôpitaux russes. J'en partis immédiatement, et, après avoir traversé la poste de Koukout, j'allai dîner à Rimnik, où j'arrivai le 8 à une heure. Je me fis conduire à l'habitation de M. Constantin Nicholesko, qui était absent. Je parcourus son petit castel, bâti à l'antique. Après un modeste repas, préparé par le janissaire, j'allai sans m'arrêter jusqu'à Bucarest, en changeant de chevaux à Hilmiou, à Bouseou, à Kalmatonek, à Morgineni, à Oursitzeni, à Movilitza et à Sindrileta [2]; je venais de traverser des pays de plaines, de marécages, tristes et souvent incultes. A Movilitza, je passai la Yalomitza [3] sur un pont de bateaux. J'avais fait d'Yassi à Bucarest par Fokchani 24 postes d'Allemagne ou 96 lieues de France. Ma tournée avait été de 216 lieues. En France, on n'appelle pas cela un voyage, car c'est la distance de Paris à Marseille, où l'on se rend en trois jours dans de bonnes malles-postes et en trouvant sur toute sa route le confortable de la vie, mais en Valachie et en Moldavie, malgré la rapidité et la sûreté avec lesquelles on voyage, malgré l'hospitalité bienveillante que l'on reçoit partout de la part des autorités et des boyards, une pareille tournée est une fatigue pour le corps et récrée peu l'esprit.

La Valachie, de ce côté, n'offre presque toujours que des plaines nues et sans bornes, où l'oeil fatigué cherche en vain dans l'éloignement un monticule et un arbre pour s'y reposer. En Moldavie, au contraire, le site est varié: on chemine à travers des collines, des vallons et des plaines. Elle est arrosée par une infinité de petites rivières qui la traversent du Nord au Sud, qui se rencontrent dans leur cours, qui se joignent, se divisent, puis se confondent encore et vont porter leur tribut au Danube. Les plus importantes sont la Bistritza, la Muldava et le Seret, qui les reçoit: la première près de Bakou, la seconde à Roman, le Byrlat, le Bachlui, la Schila [4] et le Pruth, qui reçoit ces deux dernières, ainsi qu'une infinité de petits ruisseaux. Ces petites rivières ne servent pas à la navigation. Le commerce pourrait cependant

[1] Tecuciu.
[2] Buzău, Mărgineni, Urziceni, Movilița și Șindrilita.
[3] Ialomița.
[4] Jijia.

www.dacoromanica.ro

les utiliser, mais il préfère les transports par terre, dont les voies sont faciles l'hiver, à cause du traînage, et peu coûteuses. Elles seraient fort utiles cependant pour le flottage des bois de construction et propres à la marine.

Les forêts de Kodroubou ou de Boukob, non loin de Dubor-cord [1], celle de Kodrou-Jassoule [2], celle de Codrouhertz [3], à cinq lieues environ de Tchernowitz, et celle dans les environs de Piatra offriraient de grandes ressources à notre marine.

Je pus me convaincre en Moldavie comme en Valachie de l'avantage qu'il y aurait pour notre commerce à s'y ouvrir des débouchés directs par mer, soit pour les objets d'exportation, soi pour ceux d'importation, surtout si l'idée de rétablir le canal de Rassova à Kustendji, sur la Mer Noire, afin de se passer de l'embouchure toujours difficile, de Soulina, peut recevoir bientôt son exécution. L'argent est plus abondant en Moldavie qu'en Valachie, et l'aisance y est plus grande; cela tient, comme je l'ai déjà dit, à ce que les boyards moldaves passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres, qu'ils administrent et dont ils tirent de grands revenus, tandis que les boyards valaques, à peu d'exceptions près, résident toute l'année à Bucarest, où ils sollicitent les faveurs du prince-régnant, afin d'obtenir les emplois, et abandonnent ainsi leurs propriétés à des subalternes, qui font leurs affaires avant celles des véritables propriétaires.

Maintenant les principautés de Valachie et de Moldavie vivent sous un régime régulier. Elles ont chacune un prince-régnant dont la dignité est viagère. Elles ont une représentation nationale qui surveille les actes de ces princes, discute les projets qui lui sont présentés au nom du gouvernement et examine le budget. Elles ont deux Cours, suzeraine et protectrice, dont l'une surtout contrôle ces actes, et qui peuvent déposer les hospodars dont l'administration aura été reconnue arbitraire et vénale. L'état des choses était bien différent autrefois : la Porte nommait, pour deux ou trois ans au plus, des princes grecs qu'elle dépossédait selon sa volonté. Ils arrivaient à Yassi et à Bucharest couverts de dettes.

---

[1] La Bucovine et Dorohoiu.
[2] Codrul Iaşului.
[3] Codrui Herţei.

www.dacoromanica.ro

Leur unique occupation était de s'enrichir par tous les moyens possibles. Souples et rampants à Constantinople, où ils achetaient les faveurs du Divan par de riches présents, ils étaient fiers et arrogants dans leurs capitales, où tout devait ployer sous leur volonté. Les richesses des Principautés allaient à Constantinople, ou étaient entassées dans les coffres des hospodars, qui se ménageaient ainsi des ressources pour l'avenir en cas d'une disgrâce, toujours infaillible après un certain temps, parce que le Divan avait intérêt à les changer souvent, afin de se faire payer leur avènement.

Chaque district avait aussi ses petits tyrans, qui suivaient l'exemple des hospodars en faisant affluer jusqu'à ceux-ci l'argent des provinces et en s'en réservant une partie, qu'ils enfouissaient également. Il n'y avait donc aucune circulation de capitaux : on craignait même de les montrer; partant, point d'échange et point de commerce. Un pareil état de choses ne peut plus exister, quel que soit l'avenir réservé à ces pays. La Valachie et la Moldavie ont donc, dans leur organisation politique actuelle, malgré son imperfection, dans l'esprit national des hautes classes et dans l'intelligence du peuple une garantie de civilisation, d'ordre et de prospérité, qui doit réagir sur tous les intérêts matériels des deux Principautés et leur ouvrir par l'agriculture et le commerce des sources abondantes de richesses[1].

Alex. Rally.

Une tablette militaire romaine dans la région de Durostorum

Il y a plus d'une trentaine d'années depuis que M. Constantin Moisil, directeur des Archives de l'État à Bucarest, publiait, dans le „Bulletin de la Commission des Monuments Historiques" de Roumanie (II, p. 113 et suiv.), une étude sur „un nouveau di-

[1] Le choix judicieux fait par l'Assemblée Générale à Bucarest, à la fin de l'année 1842, de M. Georges Bibesco, pour gouverner la Valachie ; instruit, actif, juste, et surtout intègre, la Valachie peut tout espérer de l'administration de cet ancien secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères en 1835, qui était alors animé des meilleures intentions pour son pays. — [Suit un itinéraire aux noms estropiés]. — voy. la „Revue", année 1930, pp. 86-8.

www.dacoromanica.ro

www.dacoromanica.ro

CVM VXORIBVS QVAS TVNC HABV
ISSENT CVM EST CIVITAS IIS
DATA AVT SIQVI CAELIBES ESSENT
CVM IIS QVAS POSTEA DVXISSENT
DVMTAXAT SINGVLI SINGVLAS
A D XIIII K IVLIAS
MASINIO MARCELLO MACILIO AVIO IACOS
AIAE GALLORVM ET THRAECVM ANTI
ANA CVI PRAE EST M MILONIVS VERVS
IVNIANVS
EQVITI
ROMAI STAE RESCENTE F SPIVRO
DISCRIPTVM ET RECOGNITVM EXTA
BVLA AHENEA QVAE FIXA EST IN CAPI
TOLIO IN AEDEM OPIS IN PRONAEVO
IMPRE DEXTERIORE

www.dacoromanica.ro

plôme militaire romain", trouvé dans cette Dobrogea, l'ancienne Scythia Minor, qu'il qualifiait, à juste titre, de „source inépuisable d'antiquités".

Ce diplôme qui avait été communiqué par le maître d'école du village d'Imam-Cişmè, „Fontaine de l'imam" (du prêtre), près d'Histria, où M. Scarlat Lambrino continue les fouilles sur l'emplacement de la vieille cité hellénique, transformée en château-fort romain du III-e siècle, date du règne d'Alexandre Sévère. M. Moisil relevait que cette province, si riche en monuments gréco-romains, avait donné déjà, à Tomi, un diplôme de Vespasien et un autre de Nerva à Salsovia [1].

Le Musée d'Antiquités de Bucarest, que j'ai eu la possibilité de faire organiser d'une façon plus correspondante à son importance et à sa mission, est entré par mes soins en possession du diplôme militaire de Claude, qui, copié par M. Florescu de Silistrie, a été signalé ici même par M. Carcopino et deux fois commenté, avec toute la compétence nécessaire, en donnant l'histoire des *alae,* dont celle des „Gaulois et Thraces", en en expliquant la forme, peu commune, et en cherchant de trouver l'étymologie des noms besses, par M. Lambrino [2].

Rappelant en note la lecture de M. Lambrino [3], j'ajoute que les

---

[1] *Corpus Inscriptionum Latinarum*, III, p. 853; revue *Convorbiri Literare*, XLII (1908), p. 50 et suiv.

[2] Voy. les *Comptes-rendus*, pp. 13-137; *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, juillet 1931.

[3] Ti. Clavdivs Caesar Avgustus Germanic. pontifex maxim. tribvnic. potest, X, imp. XX—censor—cos—eqvitibus qvi militant in alis qvinqve appellantvr veterana Gallorvm et Thraecvm et Gali[o]rvm et Thraecvm [a]ntiana et Gallorvm et Thraecvm.

2.

cvm vxoribvs qvas tvnc habvissent cvm est civitas iis data avt siqvi caelibes essent cvm iis qvas postea dvxissent dvmtaxat singvli singvlas a. d. XIIII k. ivlias M. Asinio. Marcello. Mv. Acilio. Aviola cos. alae Gallorvm et Thraecvm antiana cvi praeest M. Milonivs. Vervs. Ivnianvs

eqviti

Romaestae. Rescenti f. Spivro descriptvm et recognitvm ex tabula ahenea qvae fixa est in capitolio in aedem Opis in pronaevo latere dexteriore.

3.

Sex. Magi. B. Rufi navarchi C. Cassi. Iongini tribvni B. M. Valeri Firmi tribvni l. nvmeri Lvpi tribvni B M. Titini Macri centvrionis Sex. Apvlei Macri centvrio l. Valeri Volseni m ssi cl. Bessi.

www.dacoromanica.ro

doutes qu'il avait quant au „bénéficiaire" d'un simple „navarque", cas qui aurait été unique, disparaît si on se rend compte que „B" ne représente pas „beneficiarius", mais bien Bessus, comme pour le dernier des témoins, qui est intitulé, en toutes lettres, *Bessus*.

Le privilège de cité, avec les femmes qu'ils se seront choisies, mais „une seule pour un seul", correspond à celui d'Imam-Ceşmè, où il est question des „soldats qui ont combattu dans les dix cohortes du préteur au nom d'Alexandre" *(militum qui militaverunt in cohortibus praetoris alexandrianis decem* [1]*)*. Mais là le droit est étendu aux enfants nés d'un mariage avec des femmes „peregrini juris" *(ut aetiam si peregrini juris feminas in matrimonio suo junxerint, proinde liberos tollant acsi ex duobus civibus romanis natos)*.

Mais, dans l'autre diplôme, le seul prétorien Aelius Aurelius Atticus de Dorylée, en Phrygie, place qui deviendra célèbre pendant la première croisade, reçoit ce privilège, tandis que dans celui qu'on vient de découvrir, il y, à côté du bénéficiaire, le chevalier Romesta Rescentius, fils de Spiurus, un Thrace, toute une série de noms, dont certains „besses".

Parmi les autres, si le „navarque", l'officier de marine Rufus, le tribun du *numerus* gauche (l= laevus), Marcus Valerius Firmus, le centurion Marcus Titinius Macer, le centurion du même *numerus* gauche, Sextus Apuleius Macer, paraissent des Romains ou des romanisés de vieille date Valerius Volsenus est, nous le croyons, un Gaulois.

On connaît assez — le regretté V. Pârvan l'a dit — combien il y a eu de celtisme sur le vieux Danube, de Singidunum (Belgrade), dans la contrée des Taurisques et Scordisques, à Durostorum, à Carsum (Hârşova), à Noviodunum (Isaccea, dans cette Scythie même, au grand gué du Danube), se prolongeant, par les places que cite Ptolémée, jusqu'à Tyras, où le Nistru donne dans la Mer. Cette association de Thraces et de Gaulois est comme un symbole des rapports fraternels qui, de l'Atlantique au Pont Euxin, devaient exister entre leurs descendants, Français et Roumains.

[1] Jus tribui conubii dumtaxat cum singulis et primis uxoribus.

www.dacoromanica.ro

Déjà Xénopol avait signalé des cohortes composées de Gaulois et de Bretons, des divinités celtiques dans la Dacie de Trajan [1].

Un papyrus découvert par M. A. S. Hunt et richement commenté par M. Georges Cantacuzène dans ma *Revue historique du Sud-Est européen,* V, p. 38 et suiv., montre aussi que la garde du Danube inférieur était confiée vers cette époque à des Espagnols [2], la *cohors Hispanorum veterana quingenaria* — qualifiée comme, dans notre diplôme, les Gallo-Thraces —, *equitata,* mêlée aussi à des Thraces, de Stobi ou de Nicopolis. Ils avaient une garnison à Tyras [3], de même que les nôtres gardaient Durostorum. On voit donc combien dans ces régions scytho-daces se rassemblaient tous les éléments qui plus tard devaient former la grande communauté des nations latines.

L'inscription appartient à une région assez avancée dans les terres du territoire se rattachant à la vieille Durostorum, qui conserve son importance pendant toute la première partie du moyen-âge, aussi comme résidence d'un évêque, revêtu après la reconquête de la Bulgarie par les Byzantins de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès, d'attributions patriarcales. Tout récemment nous avons présenté dans la *Revue historique du Sud-Est européen* un fragment d'inscription concernant le φοσσάτον, le mur d'enceinte, et celui d'une autre qui se rapporte à une église de la même époque.

A côté, la Scythia Minor continue à nous réserver des surprises. Cette dernière année en a été particulièrement riche.

On avait déjà mis au jour à Callatis (Mangalia), dont le rôle s'est maintenu en quelque sorte sous les Byzantins de la première époque, un édifice des bains et une partie des murs menant au rivage de la Mer. On avait ouvert un de ces tumuli qui paraissent ne pas appartenir aux Scythes, maîtres du passage désert vers Constantinople, mais à ces Grecs, leurs voisins du littoral, avec lesquels ils vivaient dans des rapports de collaboration. Une subvention a permis de déblayer d'un bout à l'autre ces murs et a fait surgir deux puissantes tours; des chambres d'une époque ultérieures sont attachées aux bains anciens. En même temps,

[1] *Istoria Românilor,* I, éd. de 1913, pp. 181-182.
[2] P. 42 et suiv.
[3] P. 69.

www.dacoromanica.ro

en ouvrant un monticule qui se trouve au milieu de la ville actuelle, on a découvert des centaines d'anses de vases portant dans la forme la plus élégante le nom des archontes de Kallatis: un Musée récemment fondé rassemble ces restes qui doivent s'enrichir bientôt, je l'espère, de nouvelles trouvailles archéologiques.

Mais, sans compter les découvertes, qui continuent, par un nouveau subside, de M. Lambrino, qui a trouvé l'inscription grecque montrant les rapports de vassalité tributaire de le cité avec les Gètes d'outre-Danube, au gué même du Danube inférieur, près de l'ancienne Aegyssus, devenue la slave Obloutchitza et la turque Tulcea (à côté Isaccea, au même suffixe, et, comme Isaccea vient du nom d'un chef roumain ou roumano-slave qu' Anne Comnène nomme Saktzas, — en roumain la localité s'est toujours appelée Saccea —, il faut admettre pour Tulcea un éponyme, probablement touranien : Toul), M. Andrieşescu, directeur du Musée et un des meilleurs archéologues roumains, en même temps un précurseur trop méconnu, a trouvé des bijoux en or de l'origine scythe la plus marquée, avec des figures fantastiques: un oiseau s'acharnant sur sa proie, comme l'aigle de Tomis dévorant le poisson, ou telle pierre, encore inédite, au Musée de Bucarest, avec la lutte entre les deux monstres.

Près des stations préhistoriques de la valée du Teleajen, à Drajna, a surgi un casque en or, avec des ornements que M. Andrieşescu croit préhistoriques et que j'attribuerais plutôt à ce même art des Scythes. A côté, dans le district de Buzău, où des trésors d'art transylvain ou vénitien sont été exhumés, hier encore, dans des tombeaux princiers du XVI-e siècle, on a déterré la célèbre groupe en or de Pietroasa dont le prétendu gothisme, quelle que fût la lecture d'une inscription en runes, est du même caractère scytho-hellénique.

Il faut donc admettre en marge de la civilisation hellénique du Pont et de ce que l'hégémonie et la conquête romaine y ont ajouté, tout un territoire de scythisme, plus ou moins stylisé par l'art grec, dont le rayon s'étend bien au-delà du Danube, jusqu'au fond de l'intérieur préhistorique, aux frontières occidentales de la steppe.

N. Iorga.

www.dacoromanica.ro

Sceaux de plomb byzantins inédits trouvés a Silistrie[1]

par **Pericle Papahagi,**
membre correspondant de l'Académie Roumaine.

Les sceaux que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui ont été trouvés dans la ville de Silistrie, l'ancienne ville de Durostorum, appelée aussi, au cours de siècles, par différents peuples, Dorostolon, Dristra, Distra, Tistre, etc.

Je n'insisterai par sur l'importance que présentent les sceaux de plomb. Schlumberger l'a exposée avec toute sa compétence dans son oeuvre monumentale: *Sigillographie de l'empire byzantin* (Paris, 1884) comme beaucoup d'autres encore.

Il faut reconnaître pourtant que, malgré le grand nombre de bulles byzantines trouvées dans différentes régions où la vie byzantine a palpité, nous n'en avons point pour la Dobrogea, que je sache, ou, si nous en avons, leur nombre est très réduit. Tant pour le département de „Durostor" que pour celui de „Caliacra" les sceaux de plomb sont totalement inconnus.

Je crois, donc que, de ce point de vue, le petit nombre de sceaux de plomb offert par moi a son importance.

Cette importance s'accroît si nous prenons en considération que leur apport vient confirmer, une fois de plus, que la domination byzantine a vraiement été exercée sur le Paristrion, ainsi qu'il résulte aussi indubitablement des études historiques. M. N. Bănescu l'a prouvé dans ses excellentes études intitulées: *„Les domination byzantine sur le Danube"* et *„Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains au Bas-Danube"*, ainsi que le savant historien roumain, M. N. Iorga, dans ses si remarquables ouvrages: *„Formes byzantines et réalités balcaniques"* et *„Le Danube d'Empire"*, études qui attestent, comme je viens de le dire, l'importance de la domination byzantine sur le Bas-Danube, importance expliquée à plusieurs réprises par l'éminent historien.

Il n'y a donc pas de doute en ce qui concerne cette domination et tout objet de provenance byzantine trouvé ici va le confirmer, ainsi que les sceaux de plomb qui font l'objet de cette communication, *ces petits monuments historiques*, comme les appelle Schlumberger.

[1] Communication faite au troisième Congrès d'études byzantines à Athènes.

www.dacoromanica.ro

Une autre preuve évidente concernant la domination byzantine sur le Bas-Danube nous est fournie par le grand nombre de monnaies byzantines que l'on trouve à chaque pas dans toute la Dobrogea, mais surtout dans le département de „Durostor" et surtout dans la ville de Silistrie, ville située sur la rive droite du Danube, laquelle a joué un grand rôle à toutes les époques par sa situation géographique exceptionnelle[1].

Tous les sceaux de plomb que j'ai l'honneur de vous présenter, ainsi qui celui présenté par M. N. Bănescu au Congrès d'études byzantines à Belgrade[2], ont été trouvés dans les circonstances suivantes :

Les petits enfants de onze à treize ans ont l'habitude de jouer au jeu appelé *„les boutons"*. Étudiant, comme folkloriste, leurs jeux, j'ai remarqué que les uns d'entre eux se servaient parfois, au lieu de boutons, de petites monnaies usées de bronze et même des sceaux de plomb dont on scelle les sacs.

Parmi eux j'ai distingué aussi un sceau de plomb byzantin. Je n'ai pas tardé d'attirer l'attention des élèves du lycée dont je suis le directeur, sur l'importance des sceaux de plomb, qu'ils fondaient lorsqu'ils ne s'en servaient pas pour leurs jeux, et j'ai eu le plaisir de les voir m'apporter une si grande quantité de monnaies anciennes, romaines, grecques, impériales des cités de la Scythie Mineure, byzantines, ainsi qu'un nombre réduit de sceaux, de manière que cela me donne le droit de considérer, sans présomption, ma collection comme une des plus importantes pour cette région, puisqu'elle renferme quelques milliers de pièces.

Les sceaux de plomb, ainsi que les monnaies anciennes, ont été trouvés sur le bord du Danube, à Silistrie, la plupart par les élèves du lycée de cette ville, lorsque les eaux du Danube baissent ou bien dans les sillons tracés par les laboureurs, au printemps, à l'endroit appelé *„vechiul Drâstor"* (l'encien Durostorum), à l'Est de la ville de Silistrie, ou à la partie opposée, soit au cimi-

---

[1] Anne Comnène mentionne des formations politiques sous la direction (à Silistrie) de Tatos, Saccea, Chalis et Seslav. Cf. N. Iorga, *Cele d'intîiu cristalizări de Stat ale Românilor* (*Rev. ist.*, V, pp. 103-113) Bucarest 1919. Cf. aussi P. Papahagi sur ce qui concerne le caractère roumain de ces princes (*Dunărea*, an. II, 1925, p. 22 sqq.; parue à Silistrie).

[2] *Bulletin de la section historique*, tome XIII, pp. 23-24; *Sceau byz. inédit trouvé à Silistrie.*

www.dacoromanica.ro

tière musulman et, à l'extrémité de ce cimitière, à l'église grecque d'autre fois, détruite en 1828, d'après ce qu'on dit, pendant la guerre turco-russe, ainsi qu'aux environs de Silistrie.

Le nombre des sceaux vraiment importants est petit. Pourtant Schlumberger, (ouvr. cité, p. 12), nous dit que les sceaux byzantins se rencontrent un peu partout sur le territoire de l'ancien empire d'Orient. C'est une preuve sûre que Durostorum formait, à une certaine époque, partie de cet empire byzantin d'Orient et le fait qu'on découvre ces sceaux de plomb dans les fouilles des vignes des environs de la ville confirme notre opinion exprimée ci-dessus. On doit croire que ces petits monuments historiques avaient êté plus nombreux avant que nous ayons attiré l'attention sur la grande importance qu'ils représentent et sans doute que de nouvelles fouilles apporteront des trouvailles nouvelles, de ce genre dans une région qui abonde en monuments byzantins de toute sorte.

Je fais mention du trésor de monnaies d'or byzantines trouvé à Calipétrovo, les années dernières, par un paysan et dont un très petit nombre, une trentaine de pièces, est devenu la propriété de l'Académie Roumaine.

Deux mots encore en ce qui concerne les monnaies.

Le plus grand nombre nous est fourni par les monnaies à l'effigie des empereurs Constantin-le-Grand et Justinien, ce qui paraît correspondre à l'intérêt porté par ces empereurs à la province du Bas-Danube, où ils ont cherché à fortifier les cités situées sur les rives de ce fleuve.

J'ai insisté plus que de raison, peut-être, sur ce point, mais je l'ai fait pour montrer une fois de plus le caractère quasi-byzantin du Paristrion et l'importance de la ville de Silistrie, car il est évident que ce n'est pas par hasard qu'on découvre tant de précieux monuments dans cette ville, résidence de gouverneurs byzantins. En effet M. N. Bănescu [1] nous raconte, comment Tzimiscès, au printemps de 972, entreprend sa glorieuse campagne contre Sviatoslav, qu'il tient assiégé pendant trois mois dans Dorostolon (ia Silistrie d'aujourd'hui) et, le forçant de capituler, annexe tout le pays à l'empire et place à Dristra (Silistrie) un stratège pour la gouverner.

[1] Ouvr. cité, p. 17.

www.dacoromanica.ro

C'est toujours à Dorostolon que Cédrène signale la présence au stratège Tzitzikios, fils de Théodate l'Ibère, et un sceau de la collection de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople nous fait connaître le nom d'un autre stratège de Dristra: Θεοδώρου πρειμικηρίου καὶ στρατηγοῦ Δίστρας. De même un autre δοὺξ etc., τοῦ Παριστρίου [1].

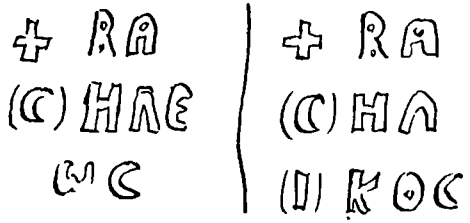
C'est avec raison donc que cette région du Danube, si riche au point de vue économique, peut occuper une place assez considérable au point de vue des sceaux de plomb byzantins, bien qu'ils soient toujours en fort petit nombre, en compparaison à d'autres régions appartenant autrefois à l'empire byzantin.

Je passe à la déscription des sceaux.

I. Le sceau de Basile basilikos.

La dignité de *vasilicos,* d'après ce que nous dit Du Cange et Sophoclès, était celle de *messager impérial,* qui portait les *mandata imperatoris:* Βασιλικός „messager imperial", Βασιλικοί, idem qui Μανδάτορες, *qui scillicet imperatoris mandata perferebant.*

Le sceau en question, bien conservé, porte sur l'envers le mot: *Vasileos* et sur le revers: *Vasilicos* [2].



On peut se demander s'il s'agit ici d'un fonctionnaire civil ou militaire qui fait suivre son nom du titre de *vasilicos,* c'est-à-dire: Basile l'impérial, ou s'il faut voir simplement: l'impérial du *vasileos.*

Chez Schlumberger, ouvrage cité, p. 457, nous trouvons deux sceaux portant simplement le titre de Βασιλικὸς.

II. Le sceau de Basile asicritis.

Les *asicritis* étaient, d'après ce que nous dit Schlumberger,

[1] Voir aussi Schlumberger, *Sigillographie* p. 239, en ce qui concerne la description des sceaux intéressant la Bulgarie.

[2] Schlumberger, *Sigillographie,* p. 457.

www.dacoromanica.ro

ouvrage cité, p. 443, ὁ τῶν ἀποῤῥήτων γραμματεὺς, ὁ ἐπὶ τῶν σηκρητῶν: dignité extremêment répandue à la Cour byzantine, n'ayant que peu de rapports avec les véritables fonctions de secrétaire.

Le sceau de *Basile asicritis* porte sur l'envers: le buste de saint Basile entre les lettres de son nom:

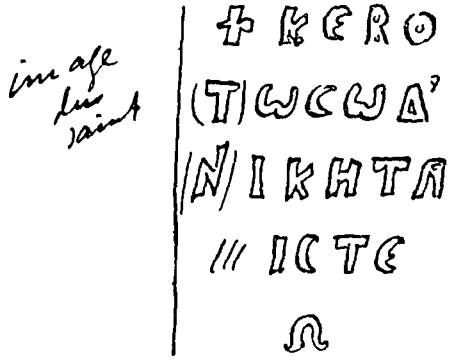
ὁ (ἅγιος) ΒΑϹΙΛ(ΙΟϹ)

et sur le revers nous lisons:

ΒΑ[Ϲ]ΙΛΙΩ [ΑϹ]ΗΚΡΗΤΗϹ.

III. Sceau de Nicétas le mistériographe.

Le sceau suivant, dont le dernier mot n'est pas déchiffrable, est le sceau d'un certain Nikitas.



L'une des faces porte l'image de la Vierge.

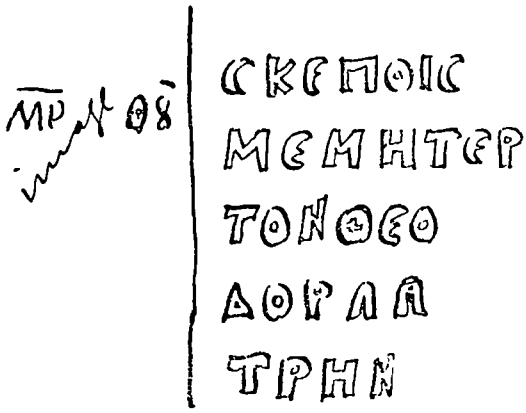
J'incline à y voir comme titre: Νικίτας [μ]ιστε[ριαχω], c'est-à-dire: misteriographe, secrétaire.

A l'appui de ce que je viens de dire il convient de rappeler que Schlumberger, dans sa *Sigillographie*, p. 545, reproduit le sceau d'un certain Eustathios, mystériaque, Εὐστάθιος μυστερ[ιακος].

www.dacoromanica.ro

IV. Le sceau de Théodore.

Un sceau analogue à celui que nous reproduisons ci-dessous, un peu plus grand que le nôtre, nous est donné par Schlumberger, ouvr. c., p. 376: Σκέποις με, μήτερ, Μάρκον ἀρχιμανδρίτην.



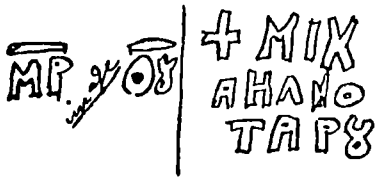
Notre sceau contient sur l'envers l'image de la Vierge entre les letres de son nom: MP—ΘEϒ.

Sur le revers: σκέποις μέ, μήτερ, τὸν Θεόδορον λάτρην : „Mère, protège ton adorateur, Théodore".

V. Le sceau de Michel le notaire.

De face le buste de la Vierge entre les lettres MP—ΘEϒ. On y distingue aussi la lettre B, ce qui me fait supposer les mots: K[ύριε] B[οήθη].

Sur le revers: Μιχαὴλ νοτάρον, „Michel le notaire".



Nous ne saurions dire de quelle espèce de notaire il s'agit ici, car il y avait une foule de notaires de tout ordre, religieux, civil etc.

Probablement il s'agirait d'un notaire quelconque, employé dans l'administration byzantine du Paristrion.

www.dacoromanica.ro

VI. Les primiciers; kitonites.

Dans le sceau de Bardos, reproduit ci-dessous, il est fait mention du titre de primicier, πριμικύριος, *primicierus*, „primus cuique ordinis", dont on comptait une foule d'ordres, civil, militaire et religieux[1], et du titre de *kitonite*.

Les *kitonites* ou *chitonites*, dit Schlumberger, en grec κοιτωνίται, κοιτωνάριοι, οἱ ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος ou ἐπὶ τοῦ θεοφυλάκτου κοιτῶνος ou encore ἐπὶ τῶν κοιτωνίτων, étaient des chambelans impériaux, *cubicularii principis*, préposés à la garde-robe et au trésor particulier du basileus.

Le sceau de Bardos porte sur l'une des faces le buste de la Vierge entre les sigles accoutumés.

Sur le revers: ΒΑΡΔΩ ΠΡΙΜΙΚ'[ΕΡΙΩ]S ΚΟΙΤΩΝΙΤΩ (Vierge protège) Bardos, primicier et kitonite.

VII. Les spatharocandidats.

Le sceau de Théodore, spatharo-candidat impérial, est un fragment du sceau. Il est facile de rétablir le reste.

J'ai reproduit les lettres conservées dans la partie du cercle noir et les lettres complétées dans le reste.

Le sceau serait à lire:

Env. [Κ[ηρη]ε βο[ηθ]η ΤΩ [CΩ]ΔΟΥ[Λ]Ω

[1] Schlumberger, *Sigill.*, p. 569; *ibid.*, p. 525.

www.dacoromanica.ro

Rev. C[ΤΕΦ]ΑΝ[Ϣ Α' C]ΠΑΘ[ΚΑ]Ν[ΔΗΔΑΤΩ]

Seigneur, protège ton serviteur Étienne spatharocandidat ou proto-spatharocandidat impérial.

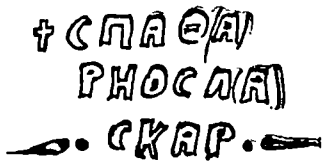
Le σπαταροκανδιδάτος, d'après Du Cange, est: *dignitas supra dignitatem spatharii, cui scilicet adjuncta erat candidati dignitas.* Mais d'après Mordmann la dignité de spathaire primait celle de spatharocandidat [1].

VIII. Le sceau de Lascaris le spathaire.

Ce sceau est d'une tout-à fait petite dimension, quoique bien conservé.

Sur l'envers porte le buste de la Vierge entre les lettres ΜΡ—ΘΥ.

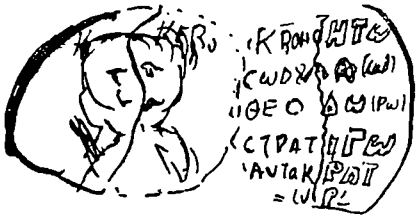
Sur le revers nous lisons:



Avant la letre C du mot CΠΑΘΑΡΗΟS il y a une moitié de lettre qui paraît être un fragment de la lettre Δ ou plutôt un fragment d'une croix.

IX. Le stratège impérial.

Le sceau de Théodore, que nous supposons être celui d'un stratège, est un fragment.



Sur l'envers il y a la moitié du buste d'un saint, qui, très probablement, est celui de saint Demètre ou de saint Théodore.

[1] Schlumberger, *Sigill.*, p. 593.

www.dacoromanica.ro

Sur le revers on distingue une partie de la légende, telle que nous la représentons ci-dessus.

Nous nous permettons de la compléter de la manière suivante:
[K] [BOIIΘ]II TΩ [CΩ ΔOϒ]Λ[Ω] [ΘEO]ΔOP[Ω]
CTPAT]IΓΩ [AϒTOK]PAT[O]P[A].

Il m'est difficille de pouvoir établir le véritable nom du stratège, quoique les documents fassent mention d'un stratège de ce nom.

Schlumberger, en décrivant dans son ouvrage *Sigill.*, au livre *thème,* de très nombreux sceaux de *stratèges,* nous dit que ces sceaux „portent des indications géographiques précieuses en elles-mêmes et qui permettent souvent, en outre, de retrouver dans les sources des renseignements sur les anciens propriétaires de ces petits monuments; ils sont donc généralement d'un intérêt bien plus considérable que ceux, fort nombreux, sur lesquels figurent le prénom ou les prénoms et nom titulaire, suivis du simple titre de *stratège,* sans autre. Cette seconde forme de légende du sceau était évidement adoptée soit par les *stratèges* qui n'étaient plus ou n'étaient pas actuellement en exercice, soit par ceux qui, bien qu'en fonctions, désiraient n'exciper que de leur simple titre sans y ajouter le nom de la province qu'ils administraient pour l'instant. C'est ainsi que les préfets de nos jours font inscrire sur leurs cartes de visite, tantôt ces mots: *préfet de* (tel on tel département), tantôt simplement le mot *préfet,* sans autre [1]."

Il n'est pas exclu qu'il y ait eu un stratège du Paristrion de ce nom.

En ce qui concerne le titre de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ, c'est un titre que nous trouvons souvent donné aux chefs suprêmes, ayant le commandement de différentes provinces de l'Empire Tel le στρατηγὸς αὐτοκράτωρ *Aréianitès* que Basile II établit à Scopié [2]; ainsi un autre sceau de la collection de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople, dont nous avons déjà fait mention, Θεοδώρου πριμικηρίου καὶ στρατηγοῦ Δίστρας.

X. Sceau anonyme.

Je possède un seul sceau anonyme, à l'image d'un saint sur chaque face du sceau et sans aucune légende. A cause de l'état

[1] Schlumberger, *La Sigillographie,* p. 353.
[2] N. Bănescu, ouvr. cité, p. 27.

www.dacoromanica.ro

déterioré du sceau, on ne peut pas lire même les noms des saints. Il paraît pourtant qu'il porte sur l'une des faces l'image de la Vierge et sur l'autre celle de Jésus-Christ. Sur cette dernière on distingue à la loupe les lettres $\overline{IC}$ à droite de l'image.

Cette classe de sceaux, nous dit Schlumberger [1], était nombreuse et on s'en servait pour la correspondance privée.

XI. Sceau indéchiffrable.

Nous possédons aussi un sceau à l'image d'un saint qui paraît être celle de la Vierge.

Le sceau à la loupe représenterait les lettres suivantes sur le revers:

K B
TѠ CѠ ΔOYΛѠ
NIKITA///
/////////

Le reste après après le mot „NIKITA", ainsi que la quatrième ligne, est illisible.

XII. Le sceau du comte de la flotte.

Le sceau, dont il est question ici, est un sceau grand et bien conservé.

En face il porte l'image du saint qui paraît être celle de saint Michel ou de saint Théodore.

Sur le revers nous lisons:

(*image du saint*)

[K B]
TѠ CѠ Δ′
$\overline{IѠ}$ CΠAΘ′[M]
$|\overline{M}|$ S′ KOMI
T` TЖCTOΛ
[OY] ΠPON
[OH]TH

Je suppose qu'après la lettre Δ′, la première lettre de la ligne suivante est un I devant l'Ѡ, ayant une ligne droite au dessus la lettre $\overline{IѠ}$, ce qui représenterait l'abréviation du nom *Ioannis*.

[1] Ouvr. cité, p. 56.

www.dacoromanica.ro

Après σπαθ. semble être la lettre [M], ainsi que la lettre qui suit immédiatement à la ligne suivante et sur laquelle il n'existe pas de doute que c'est un [M].

Alors, il faudrait reconstituer la légende du sceau de la manière suivante :

[K(ήριε) B[οηθοι]
τω cω δ'[ούλφ]
Iω[άννη] σπαθα'[αριω] μ[εγαλ][ω]
[M]? s[καὶ] κομι
τ[η] τ8 στολ
ου προν
[οη]τη

Si nous laissons à côté la question du nom, peut-être discutable, nous voyons qu'il s'agit ici d'un certain spathaire qui a en même temps la dignité de comte de la flotte et celle de προνοητὴς.

Une première observation qui s'impose est de considérer la dignité de *spathaire* primant celle de *spatharocandidat,* comme le démontrent les fonctions de *comte* de la flotte et de *pronoitis* qui l'accompagnent, ce que nous ne rencontrons pas pour la fonction de spatharo-candidat.

Une autre observation qui s'impose encore est de considérer ce sceau comme fort précieux, car il est *unique* pour la *fonction de la flotte.* On trouve *des drongaires de la flotte* des thèmes maritimes, mais pas de *comtes de la flotte* dans l'ouvrage *Sigillographie* [1] de Schlumberger, ainsi que nulle part, que je sache, quoique *des comtes* et *des catépans* eussent administré des territoires placés dans des conditions militaires spéciales, comme celles du Bas-Danube.

Selon ce que nous indique le sceau en question, il paraît que ces *comtes de la flotte* commandaient la flotte impériale et dans ce cas spécifié par notre sceau ils commandaient la flotte impériale sur le Danube. „A partir de l'époque de Justinien la flotte impériale a sans cesse commandé le fleuve" (Danube), nous dit M. N. Bănescu (ouvrage cité, p. 13 et plus bas, p. 141). Après l'établissement des Bulgares entre le fleuve et les Balcans, l'empire a pu être obligé de renoncer à sa souveraineté sur l'intérieur du pays, mais le fleuve, comme la mer,

[1] P. 99.

www.dacoromanica.ro

restèrent sous la puissance de Byzance; seule la flotte impériale était capable d'assurer cette domination".

L'apparition de la flotte impériale sur le Danube et même à Dristra (Silistrie) nous la voyons alors que Tzimiscès entreprend sa campagne contre Sviatoslav. „La ville (Dorostolon) était également bloquée sur le Danube par le flotte impériale [1]."

„Pendant les luttes avec Siméon", cette flotte fait traverser le Danube aux Magyars, alliés de l'empire, en 895 [2]."

De même, Anne Commène raconte que l'empereur Alexis, se proposant de chasser les Russes, qu'il ne voulait pas tolérer s'établir en deçà des frontières romaines, entre autres mesures prises contre eux, envoie Georges Euphorbénos à Dristra avec la flotte [3].

Sous le règne de Jean II Commène la flotte impériale domine aussi le Danube.

* * *

Une autre valeur de cette bulle byzantine unique est de faire mention de la dignité de προνοητής, un fonction administrative.

Voici ce que nous dit Schlumberger, ouvr. cité, p. 575, sur cette dignité :

„Προνοητὴς, *provisor*, sorte de magistrat provincial extraordinaire, sauf une exception que je signale en terminant : je n'ai *rencontré ce titre,* qui correspond si exactement à celui des *provéditeurs* vénitiens, et dont Du Cange ne cite que deux exemples tirés des sources, que *sur quatre sceaux,* par cela même fort précieux, dont trois se rapportent à des προνοηταὶ de Bulgarie et le quatrième à un προνοητής de la ville d'Athènes."

Et, à la page 239 du même ouvrage, Schlumberger nous dit que la Bulgarie ne fut jamais un thème, mais bien un territoire conquis ou plutôt reconquis.

„Lorsque Basile le Bulgaroctone eut, au commencement du XI-e siècle, achevé la destruction totale de la première monarchie bulgare, qui si souvent avait fait trembler Byzance, les vastes territoires situés entre le Danube et les Balcans, redevenus province byzantine, furent administrés suivant un mode particulier.

---

[1] N. Bănescu, ouvr. cité, p. 16.
[2] *Ibid.*, p. 20.
[3] *Ibid.*, p. 15.

www.dacoromanica.ro

L'étude des sceaux nous apprend que les gouverneurs de cette Bulgarie impériale, fonctionnaires exclusivement militaires, furent d'ordinaire, non point des stratèges, comme dans toutes les autres provinces de l'empire, mais des *ducs* et des προνοηταί, *provéditeurs*, προνοηταὶ πάσης Βουλγαρίας, provéditeurs de toute la Bulgarie, fonctionnaires ou „*commissaires extraordinaires*". Ces renseignements spéciaux *nous sont*, je le répète, *fournis par les sceaux*, car je n'ai rencontré, dans les sources, aucune indication de fonctionnaires portant ce titre de προνοητὴς et désignés comme ayant été préposés à l'administration de la Bulgarie.

De même, sauf deux exceptions relatives: l'une au sceau d'un προνοητὴς d'Athènes, mentionné par M. Sp. Lambros, l'autre à un προνοητὴς d'ordre religieux, je n'ai jamais retrouvé ce titre curieux sur d'autres sceaux que ceux de la Bulgarie".

C'est tout ce que nous avons pu recueillir.

Ces petits documents nous montrent clairement que Dristra (Silistrie), ainsi que le pays situé sur les bords du Bas-Danube, très riche en monuments historiques, surtout byzantins, faisait partie de l'Empire d'Orient, au moins jusqu'à l'époque où un nouvel État bulgare commence sous la dynastie des Assénides valaques.

COMPTES-RENDUS

Olimpiu Boitoș, *Une correspondance française concernant le congrès de Berlin (1878), Lettres de la famille de Paul Bataillard*, Bucarest 1931.

On ne connaissait pa la présence à Berlin pendant et pour les négociations du traité entre la Russie et l'Empire ottoman de ce philoromain dévoué que fut Paul Bataillard. M. Boitoș a trouvé dans des papiers de famille une partie de la correspondance échangée entre M-me Bataillard, qui accompagnait son mari, et leur fils, André.

Dans l'excellente introduction, l'auteur signale le changement d'attitude de l'Angleterre dans la question de la Bessarabie, chan-

www.dacoromanica.ro

gement dû à la conclusion d'un traité secret avec la Russie qui tolérait l'installation des Anglais en Chypre (p. 13).

Une juste définition du grand ministre roumain Jean Brătianu à cette époque : „precisément le même homme que j'ai toujours connu, simple, affectueux et charmant. Les honneurs et le pouvoir ne l'ont pas gâté pour ses amis ; les ennuis et les traces des affaires ne l'ont pas rendu égoïste" (p. 20). Spirituel portrait de Méhémet-Ali, principal délégué turc, pp. 21-22. Sur l'audience de Brătianu chez le régent allemand. qui se déclare „au-dessus des questions de parti" pour ne pas manifester son opinion sur le conflit russo-roumain, p. 25. Intéressant le télégramme du prince Charles à Brătianu, lui intimant de ne pas céder (p. 30). Il était question de laisser à la Roumanie „une faible bande de terrain dans la province qu'on veut lui enlever" (p. 30). Visite demandée par Chouvalov, plénipotentiaire russe, à Brătianu (p. 32). Celui-ci sait bien qu'il sera vaincu, mai espère que ce sera „provisoirement" (p. 33). Sur la décision du congrès qui ravit la Bessarabie, M-me Bataillard s'écrit : „cela leur est (aux Roumains) aussi sensible que la perte de l'Alsace et de la Lorraine a été pour nous autres Français, et c'est bien autrement étonnant, car nous étions des vaincus, et notre territoire nous a été enlevé par nos vainqueurs, tandis que les Roumains avaient remporté la victoire et ils sont dépouillés par leur allié et frère d'armes. C'est inouï et odieux au suprême degré" (p. 36). Aussi cette déclaration de Brătianu, qui jette un peu de lumière sur le mystère des audiences à Livadia : „Il avait deviné dès le commencement l'intention d'Alexandre et s'est invariablement appliqué à obtenir les garanties et à éviter tout ce qui pouvait ouvrir la porte à des propositions d'échange" (p. 36.)

Tout à fait remarquable l'attitude du jeune Bataillard : „la cause des Roumains est une belle cause, et c'est un honneur que de compter parmi ses défenseurs". „Les représentants à Berlin (de la Roumanie) auront du moins la conscience tranquille, car ils auront fait tout ce qui était en leur pouvoir pour forcer l'indifférence des grandes Puissances". Il croit que Brătianu devrait parler ouvertement, invoquant la parole du Tzar et insistant sur le fait que, en droit international, il n'y pas de grandes et de petites Puissances (p. 31).

Dans les annexes, des articles du „Temps" et la belle lettre de

www.dacoromanica.ro

lord Grey sur le passe-droit à l'égard de la Roumanie (pp. 39-40), ce qui est „un brigandage ouvert", un „crime" et la complicité de l'Angleterre une „honte".

* * *

Steven Runciman, *The emperor Romanus Lecapenus and his reign, a study of tenth-century Byzantium,* Cambridge 1929.

M. Runciman a donné sur Romain Lécapène un excellent livre, dont plus d'une partie est tout à fait nouvelle.

Il commence par l'exposition des sources, s'arrêtant longuement sur la chronique de Siméon le Logothète et sur ses différentes formes. Parmi les ouvrages modernes ceux de M. Zlatarsky le charment : ils lui ont été d'un „monumental help".

Un premier chapitre s'occupe de la vie de Byzance au X-e siècle. Le second de l'„héritage de Léon le Sage" ; le troisième de la triple „régence".

* * *

Dr. André Veress, *Bibliografia romîno-ungară, vol. I, Romînii în literatura ungară şi Ungurii în literatura romînă (1473-1780),* Bucarest 1931.

M. André Veress réunit dans ce beau volume des fiches bibliographiques, recueillies pendant toute une vie d'études laborieuses, sur les publications faites par des Hongrois sur les Roumains et par des Roumains sur leurs voisins de l'Ouest. Un premier volume, partant de 1473, s'arrête à 1780.

Si ce n'est pas, comme le dit l'auteur, avec une certaine jactance, jugeant lui-même ce résultat d'une „autopsie spéciale", „une véritable révélation des rapports culturels et des influences réciproques séculaires des peuples roumain et hongrois", l'ouvrage, avec ses presque quatre cents pages, n'en forme pas moins une contribution précieuse à la connaissance des rapports, peu signalés jusqu'ici, entre les deux nations.

L'auteur ne se borne pas à donner de simples catalogues de titres; il montre le contenu même de ce qui dans les livres qu'il présente peut intéresser ce contact plusieurs fois séculaire. Nous n'avons relevé, de ces manifestations du point de vue national exclusif et égoïste, qui déparent tant de fois des publications touchant aux rapports roumano-hongrois, que l'affirmation, contenue dans la préface, que

www.dacoromanica.ro

les princes magyars de la Transylvanie „n'ont jamais touché, en quoi que ce soit, aux cérémonies religieuses de l'Église roumaine" (p. XXV): de fait, ils n'ont poursuivi aucun but purement national en persécutant les chefs religieux des Roumains de Transylvanie, mais ils ont fait l'impossible pour imposer à ces orthodoxes impénitents la doctrine réformée, dont ils étaient les chaleureux adhérents. C'est pourquoi — et pas pour favoriser le roumain — ils ont employé toute leur autorité à provoquer la traduction, pour les Roumains, en langue vulgaire de la Bible et de toutes les prières et les éléments de la prédication. Ceci ne diminue pas, bien entendu, l'importance des résultats qui furent atteints par une propagande plus d'une fois violente jusqu'aux persécutions, aux expulsions et aux emprisonnements[1].

On trouvera, pour le XV-e siècle, à côté de chroniques dont certains chapitres concernent les Roumains, des livres religieux publiés pour l'évêque de Milcov, en Moldavie, mais qui depuis longtemps n'avait plus rien à voir avec ce pays, vivant en Transylvanie, au milieu des Szekler, le livre, bien connu, du Transylvain saxon prisonnier des Turcs (plusieurs éditions), des exhortations de croisade avec des notes sur les Roumains. Pour le XVI-e siècle, encore quelques chroniques, des publications qui mentionnement le régent de Hongrie, Jean Hunyadi, Roumain d'origine (un poète hongrois l'appelle *Iancu-Vodă)*, des livres sur les Turcs, l'opuscule, de si large diffusion, du même captif transylvain, le catéchisme roumain de Sibiiu (Hermannstadt), 1544, et autres produits roumains des presses transylvaines[2], la „Cosmographie" de Jean Honterus, une liste de Roumains dans les „Ritus explorandae veritatis" de 1550, des mentions de Nicolas Olahus („le Roumain"), évêque d'Erlau, puis archevêque d'Esztergom et chancelier de Hongrie (son portrait page 21), une note sur la pénétration des Moldaves en Transylvaines à la même époque (pp. 14-15; voy. aussi les nos. 36, 39), la Généalogie, imprimée à Braşov-Kronstadt, de Jacques Héraclide, dit „le Despote", une dédicace à Michel Csáky, des pages relatives à Gaspard Bekes, autre Roumain de race. Très intéres-

[1] Aux pages 30-31 il y a l'effort évident de marquer une victoire, que les sources contredisent, du roi Mathias sur le grand prince moldave Etienne.

[2] M. Veress attribue à Nicolas Forró lui-même la traduction de l'Explication des Évangiles parue en 1564.

www.dacoromanica.ro

sante la „Chronologie des rois de Hongrie" par Abraham Baksay de Chemnitz, secrétaire du fameux Albert Laski: parlant, en 1567, de la bataille qui donna le trône moldave au „Despote", il cite le récit qu'en avaient donné André Tricesius, Adam Schroter et Joachim Tanneberger, dont il faudrait chercher les „avis" dans la bibliographie allemande de l'époque (voy. no. 70). On ne connaissait pas jusqu'ici la dédicace à Pierre „Boucle d'Oreilles", prince de Valachie, du livre de Marcello Squarcialupo, de Piombino, *De fontium et fluviorum origine ac flexu*, publié à Cluj-Koloszvár en 1585 (no. 112). L'auteur parle du long exil de Pierre et des avantages qu'il en a rapportés, chez les „Sarmates" (Polonais), chez les Allemands, en France, dont le roi lui a procuré l'établissement, en Italie, jusqu'à Rome (on ne connaissait pas ce voyage), chez le duc des „Subalpins" (Savoie), à Venise, „ville unique sous le ciel"; il est question aussi de la polyglottie d'un prince qui connait presque toutes les nations de l'Europe et peut parler couramment, aux envoyés des Souverains étrangers, le français, le latin, l'italien et possède „six ou sept langages". Pierre est prisé aussi comme juge, comme ami des humbles. Sa Cour est pleine„ de Polonais, de Hongrois, d'Allemands, de Français et de nos Italiens, qui te sont les plus fidèles", parmi lesquels le Génois, déjà connu, Franco Sivori, jeune homme de grande famille et doué d'éloquence, qui a rempli une mission auprès du prince de Transylvanie, dont Squarcialupi est le courtisan. Si des sentences ont été prononcées contre quelques boïars, qualifiés de conspirateurs, les règles de la justice ont été strictement observées. Du reste, Squarcialupi croit qu'il faut en agir ainsi à l'égard d'une nation adonnée aux querelles et désireuse de changements. En rapport avec le sujet de l'opuscule, il mentionne l'intention qu'a Pierre de faire venir de l'eau dans sa résidence.

On connaissait aussi le voyage en Moldavie de François Bánffy en 1587 (no. 115). Plusieurs brochures sont en relation avec la croisade du Danube à la fin du XVI-e siècle.

Pour le XVII-e siècle un texte roumain de l'Oraison dominicale dans une publication. faite à Cassovie, en 1614 (no. 142). Une curieuse pièce dédiée en 1620 au fils de Pierre Boucle d'Oreilles, Marc, devenu seigneur de Disznyi et de Moson, en raison de son mariage avec Drusiane Bogáthy (no. 144). Une mention de 1624

www.dacoromanica.ro

montre que l'ancien prince de Valachie Gabriel Movilă, marié aussi à une Hongroise, suivait le cercueil de la princesse de Transylvanie (no. 147). Les „réponses" du Métropolite de Moldavie Barlaam (no. 164) n'étaient pas inconnues. Le poème de Jean Kőrőspataky sur la guerre entre le Moldave Basile Lupu et le Valaque Mathieu Basarab (no. 176) avait été signalé par M. Veress lui-même (reproduction du frontispice illustré). De même les chansons sous les nos. 181, 183. Il faut reconnaître comme inédite en fait de bibliographie la dédicace, par Martin Albrich, recteur du gymnase saxon de Braşov-Kronstadt, à Constantin Cantacuzène le Postelnic d'un livre intitulé „Disputatio Theologica de invocatione sanctorum" en 1655 (no. 178). C'est la réponse à des lettres d'un „archevêque de Jérusalem" — Dosithée le Patriarche était connu—; un autre manuel du même, en 1655 encore, que le puissant boïar valaque avait envoyé au professeur transylvain. Le nom du Jésuite roumain Gabriel Ivul (1619-1678), auteur d'un manuel de philosophie publié en 1655 (no. 179) sur la „poésie lyrique", au no. 180, une thèse sur „la Philosophie nouvelle", devant Ivul, au no. 189 (année 1661). Une description pittoresque du berger roumain par le Saxon Tröster en 1666, au no. 199. Une gravure représentant un homme et deux femmes de cette nation à la page 109. Le livre de Miles, *Siebenbürgischer Würg-Engel* (no. 210) est depuis longtemps employé. J'ai décrit moi-même le volume de Valentin Franck (1679), no. 220. Pour le reste, des chroniques, des cartes géographiques, des compilations, etc.

Dans une publication de 1764 on voit le baron Daniel visiter la capitale valaque, où le vieillard Constantin Cantacuzène est sis à la turque sur des tapis d'Orient, au milieu de la bibliothèque qu'il aime (no. 496).

Le XVIII-e siècle est plus riche. Un décret impérial de 1701, traduit en roumain, est reproduit en entier. Une épître de 1717, publiée à Nagy-Szombáth présente la fin tragique du règne d'Étienne Cantacuzène, prince de Valachie (no. 291 ; voy. aussi no. 314). Mention de la catastrophe de son prédécesseur, Constantin Brâncoveanu, dans le récit, par Gérard Driesch, de l'ambassade à Constantinople du comte Virmondt (no. 302) [1]. Dans l'*Additamentum* aux „Imagines antiquae" de Timon (no. 351),

[1] A la page 170, no. 310; la bibliothèque des Maurocordato n'a pas été donnée au Patriarcat de Constantinople.

www.dacoromanica.ro

il y a quelques notes sur les Roumains (une inscription sur les murs du Palais princier de Jassy). Sur les notes concernant l'émigration hongroise en Moldavie, no. 412: il y avait à glaner dans notre mémoire à l'Académie Roumaine sur François Rákóczy et les Roumains. On voit en 1748 les Jésuites Deseviczy, Conrady et Koza continuer auprès du prince moldave Constantin Maurocordato l'oeuvre d'un Péterffy (no. 417). Le père Jésuite Muszka, en 1750, paraît être un Roumain. En 1757 Théodore Aron de Bistra passe un examen de catéchisme dans la capitale de la Transylvanie (no. 456). Quelque rareté bibliographique inconnue, comme le no. 530. Un dialogue sur la mort de Marie-Thérèse par le prêtre luthérien Knoll est donnè aussi en roumain (no. 612). Le reste appartient à l'érudition courante, si sèche à cette époque.

Comme on le voit, l'information nouvelle est très rare et on se demande si les frais d'une pareille publication ne dépassent pas de beaucoup son importance réelle.

* * *

Andrei Popovici, *The political status of Bessarabia,* Washington 1931.

Ce gros livre de presque trois cents pages est l'oeuvre d'un diplomate roumain, d'origine transylvaine, dont l'information sur les avatars de la Bessarabie est de tout premier ordre.

Après une préface, prudente, de M. James Brown Scott, professeur à la Georgetown University, qui a publié l'ouvrage, M. Popovici donne des renseignements généraux sur le passé des Roumains en rapport avec cette Moldavie orientale que l'usurpation russe, en 1812, a estampillée comme „Bessarabie", le terme étant emprunté à la seule région méridionale, qui jadis appartenait à la Valachie, dont les princes venaient de l'antécesseur Basarab (ou Băsărabă). Le résumé est généralement assez exact. On revient ensuite à l'histoire du territoire „bessarabien". L'auteur a tort de croire encore à l'authenticité du traité que le prince Bogdan aurait conclu, en 1511, avec le Sultan, qui n'avait pas la coutume de signer de pareils actes; c'est une falsification intéressée, datant de la fin du XVIII-e siècle, ou bien une fabrication du célèbre prince de Moldavie Démétrius Cantemir, qui, demandant à Pierre-le-Grand certaines garanties pour l'autonomie de son pays, crut

www.dacoromanica.ro

devoir prouver que les Turcs les avaient déjà acceptées. Il faut dire la même chose pour le second „traité", auquel le faussaire a assigné la date de 1634.

Le cinquième chapitre traite de la Question d'Orient. Le sixième présente l'état du territoire annexé sous les Russes. Des témoignages russes sont rassemblés pour montrer combien la province était restée roumaine de langue, d'usage, de souvenirs et de coeur. Les effets de la première révolution russe sont notés ensuite. On arrive ainsi à la seconde révolution et à la création de la Bessarabie Autonome, en 1917. Dans les circonstances données le rattachement à la Roumanie libre devenait inévitable. Le seul organe représentatif de la Bessarabie la décréta solennellement.

Au chapitre IX des pages sur l'évolution de la Bessarabie après l'union. On y trouvera aussi une argumentation serrée contre la thèse russe. Partout, des témoignages de personnes absolument impartiales sont présentés à l'appui.

Les actes diplomatiques sont donnés à la fin. Quelques cartes et illustrations. Une bonne bibliographie.

* * *

K. J. Basmadjian, *Les inscriptions anciennes d'Ani, de Bagnaïr et de Marmachên* (extrait de la „Revue de l'Orient chrétien", 1920–1930).

Les deux cents trente trois inscriptions recueillies et publiées par M. Basmadjian appartiennent à toutes les périodes de l'histoire de l'Arménie, des „Arménies" successives. Certaines d'entre elles sont rendues aussi en d'excellents facsimilés. On voit dès le X-e siècle des boutiques données à St. Grégoire l'Illuminateur par une princesse (p. 350, nos. 14–5). Voy. aussi, pour le XI-e siècle, pp. 354–355, no. 11; p. 359. A la même époque des reliques sont apportées de Constantinople pour le Chahinchah Sembat III (p. 387).

Devant les éléments de l'ornementation: fausses fenêtres, longues lignes verticales de sculptures rentrantes, surtout devant celles enchevêtrées que présente la figure no. 14 il faut bien reconnaître que des artistes arméniens ont travaillé non seulement à l'église épiscopale d'Argeș, mais aussi à celle, antérieure de quelques années (fin du XV-e siècle), de Dealu. Les observations,

www.dacoromanica.ro

récentes, de M. Baș au congrès d'études byzantines d'Athènes s'en trouvent donc essentiellement renforcées. Cf. aussi no. 15.

* * *

Silvio Ferri, *Arte rumena sul Reno, considerazioni sullo sviluppo, sulle derivazioni e sui caratteri dell'arte provinciale romana,* Milan 1931.

Ce bel ouvrage d'histoire de l'art commence par une étude sur les rapports des Romains avec les régions du Rhin. La question si l'art du Tropaeum Trajani à Adam-Klissi représente ou non un „style", local ou militaire, est aussi traitée (pp. 23–25). L'auteur admet plutôt, sur le Rhin, une succession de formes d'un caractère individuel et capricieux.

Les monuments eux-mêmes sont décrits avec le plus grand soin et rapportés à d'autres comme ceux de telle région d'Italie: à Bologne, à Brindisi, „toute ouverte aux influences orientales et balcaniques" (un monument de Micia ressemble à un autre d'Este). Le culte de Mithra apparaît, du reste, sur le Rhin aussi.

A relever de très jolies scènes de la vie courante: paiement d'un subside aux barbares (par une „imposta di guerra"), maître d'école devant ses élèves, professeur de droit qui enseigne (pp. 78–79). Ou bien un client qui examine une étoffe, des passagers sur un bateau (pp. 82–83). Ailleurs des urnes superposées montrent où est enterré quelque fournisseur de vin pour les armées (p. 80).

Les rapports avec l'Orient sont examinés sur les pages 173 et suiv. Zeus Ammon lui-même paraît, à la page 192. Un curieux Zeus Kéraunios à la page 194.

* * *

Miloche Mladenovitch, *L'État serbe au moyen-âge, son caractère,* Paris 1931.

Ce bon ouvrage de synthèse commence par l'étude attentive des publications antérieures sur le sujet. Toute cette partie sera très utile.

La large étude qui suit est faite par un juriste au point de vue du droit. L'historien lui-même en pourra cependant sur plus d'un point retirer un profit réel. Maintes notes donnent toute l'orientation bibliographique que jusqu'ici personne n'avait rassemblée.

www.dacoromanica.ro

L'auteur a raison de ne pas croire que de la zadrouga purement filiale pouvait sortir une conception et une organisation d'État et il essaye de le prouver. Il appuie, quel les que fussent les origines tribales, sur le „sédentarisme" ultérieur, vrai créateur de l'État (p. 54, note 33; mon idée, dans les *Formes byzantines et réalités balcaniques,* n'est pas assez bien saisie. Il aurait fallu consulter aussi *Les institutions communes du Sud-Est de l'Europe).* La constatation que le terme de „joupa" est illyro-thrace est particulièrement importante (pp. 65-66). Le caractère de cette région est attentivement étudié; aussi d'autres termes de géographie locale sont soumis à une analyse aprofondie. *Drjava* est correspondant au roumain de Moldavie: *ţinut,* de *tenutum.* Sur le sens du partage de l'État, avec Vlkan et Miloutine, p. 79 et suiv. Il s'agit d'un phénomène comme celui de la division de la Moldavie dans la première moitié du XV-e siècle entre les frères Élie et Étienne, puis entre Roman et Alexandre-le-jeune. Sur la bachtina et la pronoia (à laquelle un double sens est attribué), p. 86 et suiv. „Le droit de propriété supérieur sur le territoire d'État", que l'auteur dénie aux rois de Serbie, a existé, par instinct romain, dans les principautés roumaines (voy. p. 96).

Un second chapitre traite de la „nation". Le mot de „Vlaque" a pu désigner tout pâtre, mais au commencement c'étaient sans doute des Roumains (cf. p. 109), comme „Neamţ", „Nemţoaică" étaient devenus chez les Roumains les équivalents de „machiniste" et de „gouvernante" sans que cela signifie que, au commencement, ces termes n'avaient pas de signification nationale. La partie économico-sociale est, aussi, très soignée. L'examen des conditions militaires amène lui aussi à écarter l'idée du caractère féodal que tout le Sud-Est européen, et même, dans son sens le plus vrai, la Hongrie et la Pologne, n'ont pas connu. Voy., du reste, ce qu'en dit l'auteur, dans la note aux pages 148 et 149. L'empire byzantin a eu bien des vassaux, mais en dehors de lui-même, par le fait de la croisade, en Syrie.

Le chapitre III traite de „la puissance publique". Je doute que le Tzar des Bulgares fût autre chose que la prétention, de fait, à la dignité impériale (voy. p. 156, note 25). Il n'est pas nécessaire de recourir à la zadrouga pour comprendre comment le père et le fils ont pû être souverains en même temps (voy. p. 162): les Roumains, qui n'ont pas eu de zadrouga, présentent

www.dacoromanica.ro

des cas pareils. Excellentes les considérations sur l'origine de toute légitimité qui réside dans le Pape ou dans le basileus, p. 164 et suiv. Bonne aussi la rectification concernant l'empereur byzantin, qui n'avait pas le droit de disposer selon son gré, pp. 175–177.

C'est un livre de bon sens, qui, redressant des idées préconçues, fera beaucoup de bien.

N. Iorga.

CHRONIQUE

Dans le troisième volume des *Studi bizantini et neoellenici* (Rome, 1930) Monseigneur Giovanni Mercati propose des corrections à l'édition récente de la correspondance de Démétrius Cydonès, par M. Cammelli. L'ami dont parle la lettre 49 est sans doute, ainsi que le propose Monseigneur Mercati, Lascaris Kalophéros. Est reproduite aussi une lettre du Pape au roi de Chypre, Pierre II, concernant les propriétés dans l'île du „chevalier" byzantin (9 juin 1373; p. 216, note 4). Un privilège pontifical pour des pèlerins recommandés par lui (1374), p. 222. Le testament de Kalophéros, daté de Venise, le 5 juillet 1388 *(Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher,* VI, p. 319), comprend Cydonès lui-même, à côté de Manuel Chrysoloras, parmi les exécuteurs. La lettre 3 serait adressée au même ami. L'auteur passe en revue toutes les lettres de l'„Épistolaire" qui concernent Cydonès (p. 219 et suiv.). Il arrive à identifier le Skaranos dont parle une de ces épîtres (pp. 221–223). Sur le moine Maxime Kalophéros, p. 224. Ce „protosyncelle de Constantinople" était le frère du guerrier pour la croisade. Dans les notes d'un manuscrit de la Bodléienne (p. 226) le μοῦρτος de Crète en 1364–1365 n'a rien à voir avec l'„homicidium" de Ducange, ni avec „le massacre" ou „la mortalité", proposée dans cette étude. C'est le μοῦλτος des chroniqueurs byzantins du XI-e siècle : la révolte. De fait, il s'agit du grand mouvement des Crétois contre la domination de Venise.

*

Dans son étude *Zur Geschichte der Papiererzeugung im Osmanischen Reiche* (Berlin 1931), M. Franz Babinger examine pour la première fois le matériel qui a servi à écrire les documents turcs. Il n'y a pas de fabrique de papier ottomane continuant le

www.dacoromanica.ro

„chartarikon" byzantin. Les Turcs achetaient en Italie, surtout à Venise, leur papier. Il n'y eut de pareilles fabriques qu'au XVIII-e siècle.

*

Des renseignements inédits sur l'ambassade de Suède à Constantinople pendant les premières années du XVIII-e siècle sont donnés par M. Johannes Kalmodin, dans le *Monde Oriental* d'Upsal, XXV, 1-3. Il est question surtout du chapelain Sprinchhorn, compilateur d'une „Histoire ottomane", dont la première partie a paru en 1816. Il est identifié avec le docteur Fundgruben dont parle Morier dans son „Hadchi-Baba".

*

Dans l'*Ateneo Veneto,* I, 1931, p. 57, l'explication du dicton vénitien „andar" (ou „mandar") „a Patrasso" par des événements en rapport avec la guerre contre les Turcs. L'autre explication, proposée à la même place, par „ire ad patres" s'impose seule. Sur la „guerre turque" aussi p. 63. On conserve le vieux mot byzantin ὁδηγός dans *còdega* (p. 81).

*

Le journal *La Bulgarie,* IX, no. 2487, donne la reproduction du sceau de Joannice, l'„empereur" de Trnovo. D'un côté, il y a la Vierge, avec l'inscription ⁜ ⁂. ⁂Д., de l'autre ces mots : † ⁂ⱗⱏⱍⱏ ⁂Р. ⁂ⱗⱁⱃⱁⱍⱏⱍ †.

*

Al. P. Arbore, *Aspecte caracteristice din viața populară dobrogeană, studiu etnografic,* extrait des „Lucrările Institutului de geografie al Universității din Cluj", IV, Cluj 1931.

Ce petit travail, accompagné de quelques planches bien choisies, contient des observations personnelles sur la vie des habitants, de différentes races, de la Dobrogea. Des noms très anciens se conservent chez les Roumains de la rive droite du Danube : *brăcace* pour les chaudrons d'airain dans lesquels on porte l'eau, *năstrapă* pour un vase à boire. La nouvelle bibliographie sur les Allemands de cette province (Paul Traeger, Karl Stumpf) est employée elle aussi. Un résumé français est donné à la fin.

*

Dans les textes publiés par M. Alfredo Schiaffini *(Testi fiorentini del dugento e dei primi del trecento,* Florence, 1926, p. 109), la

www.dacoromanica.ro

chronique florentine du XII-e siècle qui parle (p. 199) de la mort de Frédéric Barberousse en „Rimaniansia" ou „Romania", ne doit pas être corrigée, substituant „Armenia" à „Romania", la Roum d'Asie Mineure. La Silésie (p. 127) y est „Isslezia". Sur la perte d'Acre, p. 137.

*

Dans le beau livre de M. Eugène Pittard, *A travers l'Asie-Mineure, Le visage nouveau de la Turquie,* Paris 1931, on trouvera, à côté de choses bien vues, des chapitres sur les progrès réalisés par le régime de M. Moustafa Kémal, comme „le miracle turc". Intéressantes descriptions de villes comme Ankara, Césarée, Sivas, Malatieh, Diarbékir, Konieh, Afioum Kara-Hissar, Magnésie, Smyrne, Kutayeh, Brousse. Des considérations sur les races (Curdes, Tziganes, etc.) s'y mêlent, de même que des notes de préhistoire.

*

Dans les „Mémoires de la section littéraire de l'Académie Roumaine", III, V, 3, M. Jean Bianu croit pouvoir reconnaître des runes dans deux inscriptions trouvées à Bunești (Moldavie), sur la route de Suceava. D'autres ont pensé à un Glozel roumain. De fait, malgré une certaine ressemblance avec l'écriture scandinave, une identification des signes n'est pas possible. D'un autre côté, si on a découvert à côté une hache, qui paraît avoir été „préhistorique", une monnaie l'accompagnait. Il faudrait croire plutôt à une écriture dace, empruntée à l'alphabet hellénique.

*

Des notes sur le voyage en Orient d'un philhellène inconnu jusqu'ici, Praz, en 1833, sont données dans la revue *Latinité,* III, 7. Le bizarre romantique fit le pèlerinage de la Mecque comme le musulman Abd-el-Rhaman. Le converti épouse une Abyssine, qui, du reste, quitta un mari devenu borgne.

*

M. Stefan Szuman a publié, à Poznan, en 1929, un important ouvrage sur les tapis de Pologne et d'Ucraine, *Dawne kilimy w Polsce i na Ukrainie,* avec soixante-sept très belles illustrations, dont sept en couleurs. L'auteur s'occupe de notre théorie sur l'origine de la décoration de ces tapis aux pages 11-2. Il a trouvé sur un vase grec du IV-e siècle av. J. Chr. un guerrier

www.dacoromanica.ro

thrace portant sur le dos un manteau travaillé à la façon qui distingue l'art populaire du Sud-Est de l'Europe (la reproduction à la page 8). Le kilim asiatique n'est, du reste que le développement d'un type préhistorique de la même origine thrace, phrygienne. Il fallait étudier cet art tel qu'il apparaît. dans les tapis en continuel rapport avec toutes les autres branches de l'art populaire. Pour l'auteur le kilim est avant tout une forme technique du travail.

*

Dans le tome V (1929), dédié à feu Heisenberg, du *Byzantion,* M. R. Egger reprend la biographie de Théodose-le-Grand; M. L. Bréhier décrit le „psautier byzantin à frontispice". Des édifices de la province de Trébizonde sont présentés par M. D. Albot Rice. Nous avons mentionné déjà l'étude de M. G. J. Brătianu sur l'approvisionnement de Constantinople et celle du père V. Laurent sur les mss. de Pachymère. De M. C. Orlandos la présentation d'une „basilique paléo-chrétienne en Locride". Mlle Gertrude Redl continue la publication de la chronologie appliquée de Psellos. De M. Henri Grégoire une étude sur le monastère d'Hyacinthe à Nicée. Le père Jugie donne des études sur les „écrits apologétiques" de Gennadios Scholarios. Mlle Rouillard et M. A. Dain s'occupent d'une inscription de l'empereur byzantin Tibère. Encore de M. Grégoire des notes sur les inscriptions d'Ancyre en rapport avec Michel III et Basile le Macédonien (M. Grégoire croit lui aussi à la reconnaissance par les Byzantins de l'empire carolingien ; pp. 344-346). Du même une étude sur la Vie de St. Blaise d'Amorium. Des poésies de Nicéphore Calliste sont éditées par le père Jugie.

*

Le voyage d'un anonyme, *Traces of travel brought home from the East,* Auburn-Genève 1845, n'a que des observations superficielles sur le voyage, par Belgrade (conversation avec le Pacha), et le séjour à Constantinople. Il concerne surtout les Lieux Saints.

N. I.

www.dacoromanica.ro